

The Project Gutenberg eBook of L'Illustration, No. 3661, 26 Avril 1913, by Various

This ebook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this ebook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you'll have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

Title: L'Illustration, No. 3661, 26 Avril 1913

Author: Various

Release date: November 13, 2011 [EBook #38002]

Language: French

Credits: Produced by Jeroen Hellingman et Rénauld Lévesque

*** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK L'ILLUSTRATION, NO. 3661, 26 AVRIL 1913

L'Illustration, No. 3661, 26 Avril 1913

LA REVUE COMIQUE, par Henriot.



— Madame, voilà la troisième fois que vous me mettez votre plumet dans l'œil.
— Mais, monsieur... il faut pourtant que je le mette quelque part !



— Vous ne croyez pas au rôle des aéroplanes en temps de guerre ?
— Peu...
— Alors, vous pensez que, quand on recrée 1.000 kilos de plomb sur la tête, l'effort moral ne sera pas considérable ?



— Quand je renvoie une domestique volée, incertaine ou sotte, je lui donne toujours un excellent certificat.
— Pourquoi ça ?
— Ah ! mais... je ne veux pas être la seule à avoir été mise dedans !



— Oui, j'ai voulu que ma femme, souvent servie à la composition, apprenne à se servir du bowling.
— Elle tire bien ?
— Non, Dieu ! elle a déjà envoyé une balle dans la jambe du facteur.



— Ce tableau est épatant... C'est un chef-d'œuvre !
— N'exagérons rien, mon bon... un chef-d'œuvre !... mais alors, tout à l'heure, qu'est-ce que vous diriez de rien ?

[\(Agrandissement\)](#)

Ce numéro contient :

1° LA PETITE ILLUSTRATION. Série-Roman n° 5 : *Les Anges gardiens*, par M. Marcel Prévost;

2° UN SUPPLÉMENT ÉCONOMIQUE ET FINANCIER de deux pages.

Ce numéro contient :
1° LA PETITE ILLUSTRATION, Série-Roman n° 5 : LES ANGES GARDIENS, par M. Marcel Prévost ;
2° Un SUPPLÉMENT ÉCONOMIQUE ET FINANCIER de deux pages.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : Un Franc. SAMEDI 26 AVRIL 1913 71^e Année. — N° 3661.



ISADORA DUNCAN ET SES DEUX ENFANTS, DOODIE ET PATRICK
Photographiés au mois de janvier, par Otto.--Voir l'article, page 384.

NUMÉRO DU SALON

Le prochain numéro de L'Illustration, portant la date du 3 mai, sera presque entièrement consacré aux Salons de peinture de la Société des Artistes Français et de la Société Nationale des Beaux-Arts. Il comprendra de nombreuses pages en couleurs et en taille-douce.

*La Petite Illustration accompagnant ce numéro contiendra le texte complet des **ÉCLAIREUSES**, de M. MAURICE DONNAY, de l'Académie française.*

*La semaine suivante paraîtra la pièce de M. ALFRED CAPUS: **HÉLÈNE ARDOUIN**.*

COURRIER DE PARIS

LES GRANDES SANTÉS

Cela ne veut pas dire les bonnes.

Les santés que j'appelle «les grandes» sont au contraire, par une espèce de loi saisissante et fatale, presque toujours petites, fragiles et capricieuses. Les

grandes santés, ce sont les santés *importantes*, celles des gens considérables, des hommes et des femmes célèbres que l'on ne connaît le plus souvent que de nom et sans les avoir jamais vus, mais qui intéressent autant et plus même que si on les connaissait personnellement, parce qu'ils sont haut placés, ou fameux,—à quelque titre que ce soit. La caractéristique de ces santés est qu'elles ne s'appartiennent pas, ne sont pas libres d'être solides ou précaires sans qu'on le sache. Leur destin les condamne à nourrir l'attention publique. Au plus léger accroc, à la moindre alerte, elles occupent aussitôt le monde.

Au sommet de ces santés capitales, il convient de mettre avec vénération celle du Pape. La santé du Souverain Pontife est la plus populaire. Dès qu'elle subit une atteinte, la foule innombrable des fidèles de tous les pays s'inquiète et s'émeut. Chacun, selon les moyens de son imagination, se représente l'auguste vieillard, le méditatif prisonnier du Vatican, retenu dans le fond de sa chambre silencieuse et solennelle, où ne pénètrent que ses parents, ses valets de chambre, ses médecins, et les cardinaux. Par la pensée on le voit sur son petit lit, maigre, plus blanc que les blancheurs dont il est revêtu, les yeux déjà fermés par le pouce de saint Pierre. Il bouge à peine, accablé de lassitude morale et harassé de responsabilités, ne faisant rien pour retenir cette précieuse vie que tous les autres hommes s'efforcent de garder, cette vie lourde et impitoyable qui s'attache à lui et semble ne pas vouloir le lâcher, exprès, comme si elle savait qu'il en a fait d'avance le sacrifice, et qu'il souffre davantage à l'endurer qu'à la perdre. La santé du Pape! Ah! la commotion prolongée que donnent ces mots aux millions d'âmes croyantes, aux esprits simples et purs, aux cours religieux! Avez-vous jamais songé en effet à tous les couvents, à tous les cloîtres, à tous les sanctuaires, à tous les asiles, à toutes les cathédrales, toutes les églises, toutes les chapelles, à toutes les cryptes, à tous les séminaires, toutes les écoles, tous les ouvriers, toutes les communautés, à toutes les villes, à tous les villages, à toutes les maisons, à toutes les masures, à tous les endroits d'Europe, d'Afrique, d'Amérique et d'Asie, marqués par Dieu d'une croix, où l'on s'alarme, dès qu'elle est menacée, pour la santé du Pape? Bien qu'il soit peut-être le seul entre tous les hommes à n'en avoir pas besoin, c'est cependant pour lui que l'on prie le plus, que l'on prie partout, avec une ferveur profonde et sans égoïsme. Et sa santé, en dehors des masses catholiques, va même intéresser les tièdes et les détachés de la foi. Le libre-penseur jette un coup d'oeil distrait, mais qui n'est pas toujours hostile, sur les bulletins signalant les fluctuations de la maladie, et l'ouvrier n'a pas besoin d'être un assidu de l'église pour hocher la tête avec une déférence très convenable quand sa femme, à l'heure de la soupe, ne peut s'empêcher de lui dire: «Paraît que le Pape a pris du mal.» Et dans cette sympathie universelle, dans ce zèle incontesté dont est l'objet la santé du Souverain Pontife, il n'entre ordinairement aucune perplexité sur les suites d'une catastrophe possible. Le Pape, après tout, peut mourir, puisqu'on sait d'avance qu'il ne meurt pas et qu'à l'expiration de celui-ci qui s'éteint un autre viendra, *qui, sous un nom différent, sera le même*. Aussi n'est-ce donc pas, à proprement parler, l'épouvante et l'angoisse de sa disparition prochaine qui secoue les bons chrétiens tourmentés par la santé du Saint-Père. Ne sont-ils pas d'ailleurs pleinement rassurés sur son salut? Sa place n'est-elle pas de toute éternité, et pour l'éternité, marquée là-haut! Par ce fait qu'il devait porter la tiare, il a reçu le paradis dans son berceau. Alors, si la mort du Pape est incapable d'ébranler la papauté, d'en changer et d'en interrompre le cours, et si son seul effet est de lui faire rejoindre plus tôt Celui dont il était ici-bas le vicaire, pourquoi les nouvelles de sa santé, dès qu'elles cessent d'être satisfaisantes, sont-elles pour un nombre incalculable de pécheurs une cause de trouble et d'affliction?

C'est que l'on s'émeut, par respect, à l'idée que ce personnage sacré, le représentant de Jésus-Christ, n'est aussi et nécessairement *qu'un homme*, que, tout en étant et paraissant supérieur aux autres, il leur est pourtant pareil, par le mystère de la vie et de la mort, qu'il est un homme sans défense, qui a vieilli, qui n'a rien pu, malgré toute sa puissance spirituelle et morale, sur l'âge, la maladie, les infirmités, un homme qui souffre, qui est anéanti, et qui va comme le plus humble, le plus pauvre et le plus ignoré, rendre un de ces jours, peut-être demain, ce soir, le dernier soupir. Et si cet homme-là a été pendant des années le point de miséricorde, le centre de bénédiction et le foyer de sérénité, le dispensateur de grâce et de paix vers lequel, à un moment donné, tous les désespoirs et toutes les douleurs ont tendu leurs bras, alors on comprendra que l'éventualité de sa fin détermine une explosion de pieuse et filiale tristesse où se répand la gratitude.

Et après la santé du Pape, il y a celle des rois et des reines, des empereurs et des impératrices, qui sont de *grandes santés*, des santés représentatives, des santés-valeurs, dont les moindres variations ne peuvent rester inaperçues, et courent la poste. A ces santés-là, tant d'intérêts sont attachés! Tant de questions contraires en dépendent! Tant de choses, selon leurs accidents,

seront modifiées dans l'histoire, prendront tournure nouvelle! Ces santés-là sont beaucoup plus guettées, plus suivies, plus âprement accompagnées que celle du chancelant et indétrônable Pontife. Si de fiévreuses prières et des vœux brûlants sont dépensés à en activer la guérison, combien aussi de souhaits pervers et de plans et de calculs sont faits pour les étouffer, les avancer, les ruiner, les supprimer!

Que de terribles et secrètes paroles sont dites, précédant les crimes qu'elles organisent! Les nouvelles de la santé des rois et des empereurs ne se propagent jamais dans une atmosphère douce et tranquille. Toujours elles gênent et contrecarrent des ambitions, des soifs, de gigantesques projets. La sensibilité n'est que la dernière à les accueillir et à s'ébranler pour elles. L'opinion ne plaint presque pas un roi ou un empereur qui est malade et en danger de mort. Elle se tient au courant, voilà tout. Mais elle s'attendrit un peu pour les femmes, les reines, celles qui partent jeunes encore, et les enfants, les petits princes et les princesses fauchés dans leur fleur.

Il faut compter aussi les santés des héros, des êtres de courage et de gloire qui, çà et là, frappent et remplissent le monde de leurs exploits, santés de grands soldats, de hardis explorateurs, de visiteurs de pôles, d'aviateurs, d'escaladeurs de ciel... Combien celles-là nous sont chères, et favorites! Que de frissons leur devons-nous! Que de pleurs coulent de nos yeux, quand elles sont brisées!

Et il y a les santés de quelques génies, des poètes, des artistes supérieurs qui sont la parure, la gerbe dorée, les lauriers vivants et pensants d'un pays, et de l'humanité...

Et puis, bien en dessous, les santés des personnages célèbres--de quelque façon que ce soit--de toutes les notoriétés bruyantes et obsédantes, les santés des millionnaires, des chanteurs, de l'actrice, du comique, du tragédien, du danseur, de la belle madame, les santés du Tout-Paris, les santés-vedettes, les santés grotesques, les santés-joujoux, les santés-réclames, les santés «pour étrangers», les santés de journalisme et de conversation, les sautés à tout faire, pour parler et pour ne rien dire.

... Et les santés de mauvais aloi, celles de l'assassin en vogue, du cambrioleur mystérieux, du grand financier escroc, du meurtrier sympathique, du parricide irresponsable et de la vitrioleuse inconsciente...

Et il y a même, de temps en temps, parmi les grandes santés inférieures, celles de quelques animaux, qui ont su faire assez parler d'eux pour atteindre la renommée... un cheval de général ayant de plus belles actions que son cavalier, un chien savant qui déconcerte... un singe bien moins laid que certains hommes aimés...

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)

M. ALBERT BESNARD A LA VILLA MÉDICIS

La démission de M. Carolus Durau ayant laissé vacante la direction de l'Académie de France à Rome, l'Institut a été appelé à présenter au ministre une liste de trois artistes entre lesquels sera choisi le successeur du peintre de *la Femme au gant*. Et il a désigné MM. Albert Besnard, Gabriel Ferrier et Nenot, deux peintres et un architecte. Comme il est à peu près sans exemple que le ministre n'ait pas nommé, en pareil cas, l'artiste inscrit le premier sur la liste de présentation, il est certain qu'à l'heure où paraîtra ce numéro M. Albert Besnard, qui une fois déjà faillit être appelé à gouverner la villa Médicis, sera, par décret, investi de cette haute fonction. L'universel assentiment confirmera cette nomination.

A maintes reprises nous avons emprunté à l'oeuvre de ce bel artiste et de ce grand peintre, pour les reproduire, des toiles, des pastels, des aquarelles. On ne saurait avoir oublié, par exemple, la série admirable qu'il rapportait, voilà deux ans, de l'Inde. Nous y avons puisé quelques-unes des pages les plus séduisantes de notre avant-dernier numéro de Noël, des morceaux d'une originalité savoureuse, dont on ne savait ce qu'on devait admirer le plus, de leur chatoyante couleur ou de leur expressif dessin.



Le peintre Albert Besnard et Mme Besnard.

--Phot. H. Manuel.

M. Albert Besnard est, en même temps que l'un des tempéraments les plus personnels de ce temps, un fervent des grandes traditions sans lesquelles il n'est pas d'art durable et, à ce double titre, sera pour les pensionnaires futurs de la villa Médicis le meilleur des mentors, libéral, certes, indulgent aux audaces, mais qualifié, par toute son oeuvre--si classique, et dont s'épouvanta pourtant, tout au début, «l'académisme»--pour rappeler à l'occasion qu'il est des règles qui n'ont jamais entravé l'épanouissement d'aucune originalité.

Mme Charlotte Besnard, artiste elle-même, sculpteur de talent, en même temps que maîtresse de maison accomplie, parfaite compagne, enfin, de l'homme du monde qu'est son mari, saura conserver aux salons de la villa Médicis, illustrés par le passage de tant de grands artistes et de tant d'hôtes de marque, le caractère qui en fait, dans la Ville Eternelle, un rayonnant foyer de l'esprit français.

UN NUMÉRO COLOSSAL

Comme préface au vote de la nouvelle loi militaire allemande, notre important et estimé confrère de Leipzig, l'*Illustrirte Zeitung*, vient de publier, avec l'aide évidente, et d'ailleurs déclarée, du ministère de la Guerre, un numéro spécial consacré entièrement à l'armée.

Ce numéro est un monument. Il est formidable, écrasant et chaotique, comme cet autre monument qui accable aujourd'hui la plaine de Leipzig précisément, en souvenir de «la bataille des géants» du 18 octobre 1813.

C'est vraiment quelque chose de *kolossal* que ce numéro de journal. Haut de 0 m. 42, large de 0 m. 30, épais de plus de 1 centimètre, ce numéro, débrosché, couvrirait de ses pages 20 mètres carrés; broché, il jauge 1 déc. cube 260. Son poids est de 1 kilo 400; sa densité: 1,214. Il est lourd... mais il est encore plus pesant.

*
**

Des spécialistes, pour la plupart des officiers supérieurs de l'active, y dissertent de l'armée allemande et l'étudient sous ses différents aspects: le commandement, les effectifs, l'organisation, son passé, sa mission mondiale, son influence *heureuse* sur le développement matériel, physique, intellectuel et moral de la nation,--et ils découvrent, de ces multiples points de vue, des raisons spéciales et impérieuses pour réclamer l'adoption des nouveaux projets militaires.

L'article de tête est du professeur Hans Delbrück. M. Delbrück est historien et homme politique. Il met de l'ennui dans la politique et de la passion dans l'histoire. Il a expliqué «la stratégie de Périclès à la lumière de la stratégie frédéricienne» et comparé, ailleurs, «les guerres médiques et les guerres des Burgondes». M. le professeur est un *Herr Professor*. Il rapproche, sans s'émouvoir et par-dessus des siècles, l'antiquité et les temps modernes, les événements antiques et d'autres médiévaux. Il connaît le passé dans le détail. Connaît-il aussi bien le présent!

«Depuis 1870, écrit-il de nous dans ce numéro de l'*Illustrierte Zeitung*, la France est en République et est consumée par la soif de la revanche. Mais, aussitôt qu'ils entrevoient l'éventualité d'une guerre, les dirigeants français découvrent clairement que la victoire serait pour eux-mêmes grosse de périls. Car le général qui serait vainqueur de l'Allemagne tiendrait incontestablement l'armée dans sa main et s'en servirait, à la façon de Bonaparte, pour se rendre maître de la France. L'armée française est aujourd'hui sous la coupe des parlementaires, avocats ou journalistes. L'avancement des officiers, la nomination ou la mise en disponibilité des généraux dépend de tribuns, la plupart fort jeunes, et que les changeantes combinaisons parlementaires ont portés au fauteuil de ministre.

» L'organisation de l'armée n'inspirerait, en temps de guerre, aucune confiance,--en temps de paix, elle ne présente aucune harmonie. L'armée française supporte impatiemment cet état de choses, mais elle le supporte parce qu'elle est toujours la vaincue de 1870. La victoire dans la grande guerre de revanche lui vaudrait, à l'intérieur même, une tout autre situation. C'est pourquoi les gouvernants parlementaires français s'empêtrent dans cette contradiction de souhaiter la guerre et de devoir la craindre...

»... En Allemagne, conclut M. Delbrück, nous sommes libres de telles entraves.»



La couverture du numéro de propagande et de publicité militaires publié par la Leipzig Illustrirte Zeitung.

Mais alors, si l'Allemagne est aussi forte, si la France est aussi paralysée par son régime parlementaire, pourquoi de nouveaux armements? Le lieutenant général von Janson répond à cette objection. Il nous montre trois ennemis héréditaires: la France, l'Angleterre, la Russie, séparés jusqu'ici par leurs intérêts antagonistes et réconciliés dans la haine commune de l'Allemagne. Il prévoit une guerre où l'Autriche, aux prises dans les Balkans, l'Italie, occupée en Afrique, laisseraient l'Allemagne seule face à face avec le reste de l'Europe. Le Danemark emboîte le pas à l'Angleterre; la Hollande aussi; la Belgique sert de tête de pont aux corps expéditionnaires venus de Grande-Bretagne.

Plus loin, un poète supplie la nation de donner à son héros les moyens «d'aiguiser son épée»,--et, en première page, le héros toujours menaçant nous apparaît lui-même, une fois de plus, dans un portrait violemment colorié.

Sur la couverture, au-dessus de l'indication: «Numéro de la défense

allemande», une charge de fantassins, à la baïonnette.

La bouche pleine d'ombre et les yeux pleins de cris, nous laisse entendre comment on entend cette «défense». Et partout des dessins, des chromos: «L'empereur Guillaume Ier à Vionville (1870)», «L'assaut à Spicheren», «Une attaque de cavalerie», «Entrée du maréchal de Waldersee à Pékin», «La défense du canon,--épisode de la lutte contre les Herréros». Partout aussi des citations à forte charge: «Tous nos voisins sont autant d'ennemis jaloux de notre puissance» (Frédéric le Grand, Testament politique de 1753).--«Montrons-nous dignes de nos pères et ayons à coeur la devise du grand roi: *Toujours en vedette!*» Et la phrase de Moltke: «Si nous mobilisons un jour, encourageons sans crainte le reproche d'être les agresseurs.» Et d'autres, et d'autres, et toujours la répétition obsédante de cette date: 1813... «Un siècle s'est écoulé depuis cette heure où notre peuple, animé du plus bel enthousiasme et du plus noble esprit de sacrifice, s'est levé les armes à la main.» Il y a 46 pages de ce texte. Les chiffres y abondent comme les formules chimiques dans un prospectus d'apothicaire. Le procédé est le même: effrayer pour faire payer. Et l'adresse du fabricant est au bas du feuillet.

*
**

Le *Vorwaerts* publiait, l'autre jour, la circulaire suivante qui avait été adressée, à la fin de février, aux fournisseurs de l'armée:

MINISTERE DE LA GUERRE

Section ministérielle

Berlin, W.66 23-2 1913.

N° 911/2 13.7.1

Leipziger strasse n° 5.

Le numéro spécial du 10 avril de la *Leipziger Illustrirte Zeitung* sera consacré tout entier à l'armée allemande et publié avec la collaboration du ministère de la Guerre de Berlin. Pour que rien ne manque à ce numéro, il est souhaitable que les fournisseurs de l'armée et toutes les industries relevant de la défense nationale y publient des exposés, du développement de leurs affaires et de leurs procédés de travail.

La section ministérielle du ministère de la Guerre est prête à donner à ce sujet tous les renseignements désirés.

HOFFMANN,
Commandant et chef de section.

À cette circulaire était jointe une lettre de la rédaction de la *Leipziger Illustrirte Zeitung* mettant les colonnes de la revue à la disposition des fournisseurs.

Le résultat, c'est qu'aux 46 pages de texte viennent s'ajouter 124 pages de publicité. «Il vous faudra payer, avait écrit expressément l'*I. Z.*, pour la publication de l'article. Par contre, nous vous fournirons gratuitement des conseils sur la forme artistique et littéraire à lui donner.»

Toutes les branches de l'industrie nationale se retrouvent là dans leur spécialisation militaire: l'automobile de guerre à côté de la cuisine de campagne, les tanneries près des hauts fourneaux, la machine à écrire et l'optique, les conserves alimentaires et l'aéroplane, le pneumatique et les trousses de chirurgie. En une longue page on nous explique «Comment se confectionne une chemise de soldat». Un établissement métallurgique prend pour devise: «Au fer par le feu.» Les fonderies, les forges, les ateliers de construction donnent de copieux aperçus historiques de leurs entreprises. C'est à qui a contribué le plus tôt à la grandeur, à la prospérité et à la sauvegarde de l'Allemagne. Il y en a qui remontent au dix-huitième siècle, d'autres au dix-septième, d'autres au seizième. Il en est qui insinuent discrètement qu'on forait chez eux des canons avant l'invention de la poudre.

Toutes les grandes firmes s'y rencontrent, y rivalisent,--toutes, excepté la plus fameuse: la maison Krupp. Nous nous en serions étonnés si nous ne venions d'apprendre qu'elle a, pour provoquer les grosses commandes, des moyens moins fragiles, des voies plus directes, des intermédiaires plus discrets que le numéro sensationnel du doyen des illustrés allemands. Et d'ailleurs, ne serait-ce pas en définitive pour le profit surtout de la maison Krupp, qui s'impose en

presque toutes ces matières, qui défie toutes les concurrences, que ce numéro entier aurait été conçu? Quelle adresse suprême alors de n'y être même pas nommée!

Toute cette partie publicité est truffée de croquis de machines, de portraits d'industriels, de tableaux de genre figurant divers épisodes de la vie du soldat. Et, de ces 124 pages, se dégage l'impression formidable que toute l'activité usinière de l'empire, que tout le labeur de la nation allemande ne tendent qu'à une fin: l'humiliation des autres peuples.

*
**

Telle est pourtant l'accoutumance universelle à l'incessante menace pangermaniste qu'une pareille manifestation, si caractéristique qu'elle soit, étonne à peine.

Quelle sensation profonde au contraire ne provoquerait pas *L'Illustration* si, en une période de difficultés internationales et de recrudescence des armements, elle lançait un numéro quintuple bondé d'articles militaires, de poèmes tyrtéens, de publicité patriotique pour engins de guerre nationaux, et si le gouvernement de la République prenait à cette publication la part qu'a prise le gouvernement impérial au *Deutsche Wehr-Nummer*, de notre confrère allemand, en même temps qu'il présentait au Reichstag un projet de loi augmentant encore les effectifs et le budget de l'armée!

N'est-ce pas alors qu'on crierait, de l'autre côté du Rhin, au chauvinisme français, aux provocations, à l'esprit d'agression de la France!

Mais, dans ce pays chauvin, agressif et provocateur, quand un grand illustré comme le nôtre fait paraître un numéro exceptionnel, c'est seulement parce que la douce fête de Noël approche. L'art seul y participe, et si quelque détail martial s'y glisse, c'est tout au plus l'armure aux ciselures étincelantes de *l'Homme au casque d'or* de Rembrandt. On le connaît bien en Allemagne: il est au musée de Berlin.



LES FUNÉRAILLES DE L'IMPÉRATRICE DE CHINE.

--L'arrivée du catafalque dans la cour intérieure de la gare de Pékin.

Phot. F. Caissial.

La jeune République chinoise a fait, dans les premiers jours de ce mois, des funérailles solennelles à l'impératrice Long Yu. Ces honneurs posthumes étaient bien dus à celle qui, docile aux conseils des hommes d'État amenés au pouvoir par la révolution, avait décrété le gouvernement par le peuple et mérité ainsi le titre imprévu de «fondatrice du nouveau régime». Mais, si les obsèques eurent un caractère imposant, la pompe n'en fut pas réglée conformément aux rites anciens: ce n'est point par une route spécialement construite que la bière contenant la dépouille de l'impératrice a été transportée du palais de Pékin aux tombeaux de l'Ouest,--mais par chemin de fer. Du moins la cérémonie a-t-elle encore rappelé, par certains détails pittoresques, les coutumes funèbres d'autrefois.

«Le cortège, parti le matin à 8 heures, nous écrit un de nos correspondants, M. F. Caissial, mit trois heures environ à franchir les trois kilomètres qui, par les voies suivies, séparent le palais de la gare de Pékin-Hankéou. En tête, venaient vingt-quatre chameaux chargés de matériel de campement,--sans doute pour servir à l'âme de Long Yu dans les diverses étapes qui doivent la conduire à la béatitude éternelle; puis trente-huit poneys blancs, précédant les voitures et les chaises à porteurs de la défunte souveraine. Le catafalque, soutenu par quatre-vingts coolies, qui, par-dessus leurs pauvres habits, avaient revêtu des blouses de soie légère, était escorté de soldats d'infanterie; enfin, quelques lanciers fermaient la marche. Tous les ministres chinois, en redingote et chapeau haut de forme, attendaient sur le quai de la gare, à côté des princes de la famille impériale en deuil. En leur présence, le cercueil fut placé dans le wagon funèbre, et le train s'ébranla lentement, tandis que les troupes présentaient les armes.» C'est ainsi que la dernière impératrice mandchoue a quitté Pékin pour aller dormir dans les tombeaux de sa dynastie son dernier sommeil.



Capitaine Clavenad. Capitaine de Noüe. M. J. Aumont-Thiéville. Lieutenant de Vasselot. Sergent Richy.

LES CINQ VICTIMES

UN DRAME DANS LES AIRS

Toute la France a été secouée d'un frisson d'angoisse et de stupeur en apprenant la catastrophe du ballon sphérique le Zodiac, qui a fait cinq victimes, dont quatre aviateurs militaires. Catastrophe sans précédent dans les conditions où elle s'est produite; d'autant plus inexplicable que le ballon libre passe avec raison pour offrir une sécurité relative très grande, et que le Zodiac était piloté par un aéroplane expérimenté, entouré de quatre aviateurs.

On a émis, hâtivement peut-être, sur les causes du drame, diverses hypothèses qui, toutes, semblent renfermer au moins des parcelles de vérité. M. André Schelcher, chargé d'une enquête par l'Aéro-Club de France, a pu reconstituer les moindres détails de cette course à la mort. Aéroplane accompli, d'une rare compétence pour interpréter les moindres constatations, il a fait un triste, pèlerinage au cours duquel il a recueilli de nombreux témoignages, et, entre autres, celui de M. Spengler, électricien, qui a suivi toutes les phases du drame sur la commune de Fontenay-sous-Bois.

M. Schelcher nous donne, avec photographies à l'appui, la version la plus vraisemblable de cette randonnée fatale qui enlève à l'Aéro-Club cinq camarades morts en service commandé:

On sait que, sur la demande du ministre de la Guerre, l'Aéro-Club de France organise des ascensions réservées uniquement aux aviateurs, officiers ou soldats, afin de les familiariser avec les choses de l'air. Tous les jeudis, des pilotes ou futurs pilotes prennent part à des ascensions dont les départs sont donnés au parc aérostatique de Saint-Cloud.

Jeudi, 17 avril, le *Zodiac*, cubant 1.600 mètres, devait partir, ayant à bord le pilote Aumont-Thiéville, dont c'était la cent vingtième ascension, et quatre aviateurs militaires: les capitaines Clavenad et de Noüe, le lieutenant de Vasselot et le sergent Richy. Le temps était incertain; nuageux, avec averses. Comme les passagers hésitaient, interrogeant le ciel, l'un d'eux s'écria, en gamin de Paris: «Oh! pas de chichis, ou mettra: ni fleurs ni couronnes», et l'équipage sauta dans la nacelle. Une ondée finissait; le ballon s'éleva à 2 h. 10.

Déjà alourdi par la pluie, il gagnait péniblement en altitude, parvenant toutefois à s'équilibrer normalement. La traversée de Paris s'effectua dans des conditions assez heureuses, mais avec une dépense de lest importante. Le livre de bord retrouvé sur un des officiers porte les notes suivantes:

*Lest au départ, 180 kilos.
Pression barométrique, 755 millimètres.*

HEURE	ALTITUDE	LEST	OBSERVATIONS
2 h. 10	départ.		
2 h. 15	425 m.	160 k.	Sur Paris.
2 h. 20	840 m.	140 k.	Sur tour Eiffel.
2 h. 25	025 m.		
	325 m.	100 k.	Nuage.
2 h. 30	725 m.		Mer de nuages.
2 h. 35	1.200 m.		

Puis, plus rien...

L'aérostat est aperçu quelques minutes plus tard, à Fontenay-sous-Bois et à Nogent-sur-Marne, rasant terre, choquant tous les obstacles qu'il rencontre. Il reprend soudain de la hauteur, et bientôt s'abat subitement dans la propriété de M. Cahen d'Anvers, entre Villiers-sur-Marne et Malnoue, où on relève trois cadavres. Seuls le capitaine de Noüe et le lieutenant de Vasselot respiraient

encore; mais les deux malheureux officiers expirèrent dans la soirée.

On constata immédiatement que le panneau de déchirure avait été tiré à fond normalement et volontairement. La nacelle, tout ensanglantée, ne contenait plus de lest, mais quelques bagages.

Voici maintenant les résultats de notre enquête. (Les lettres majuscules correspondent à celles qui jalonnent notre diagramme détaillé.)

A.--Après être monté à 1.200 mètres--altitude maxima, semble-t-il--en dépassant les nuages, le ballon commence à descendre.

B.--En retraversant un nuage très chargé d'eau et de grêle, la condensation rapide du gaz rend la descente vertigineuse; les 100 kilos de lest qui, d'après le livre de bord, restaient à la disposition du pilote et qui, en cas normal, suffisent amplement pour descendre progressivement de cette altitude, sont rapidement épuisés.

C.--A 100 mètres au-dessus de la gare de Fontenay-sous-Bois, traversée du chemin de fer. Le guide-rope prend terre et le ballon rase les maisons de Fontenay. Connaissant le danger d'un atterrissage rapide dans ces conditions, le pilote tente de franchir d'un bond l'agglomération qui s'étend sur la hauteur devant lui.

Mais le guide-rope traîne de toute sa longueur sur les toits, que la nacelle frôle à moins de 50 centimètres; ce freinage provoque des «coups de rabat», d'autant plus dangereux que la vitesse est grande, qui plaquent le ballon au sol et l'y retiennent comme «poissé», même si, délesté, il tentait de se relever.

D.--Le pilote, avec calme, profite d'un mouvement de recul du ballon pour larguer, sans le couper (la boucle intacte en fait foi), son guide-rope qui fut retrouvé villa de l'Espérance, à cheval sur la maison portant le n° 10, la «queue de rat» formant l'extrémité devant la grille et dans la direction de Paris. Aucun choc n'a encore eu lieu.



Villa de l'Espérance, à Fontenay-sous-Bois, où s'est accroché le guide-rope abandonné; sur le trottoir, un des principaux témoins, M. Spengler.



Maison contre laquelle eut lieu le premier choc qui tua sans doute trois des aéronautes et dont on voit les traces sur le mur; le ballon, en poursuivant sa course déviée, a abattu la cheminée de l'angle gauche du toit--La photographie suivante a été prise en montant sur le mur de l'appentis, au-dessous du point ⊕

Plus loin, on retrouve dans des jardins peu propices à un atterrissage, une bouteille et les bâches, prudemment retirées à l'avance de leur filet resté à sa place. Allégé du poids de ces objets, le ballon se met en légère montée, et le pilote peut avoir l'espoir de franchir la colline. Malheureusement, après quelques secondes, insuffisantes pour permettre le jet du lest de fortune, la pluie et la grêle ramènent le ballon au sol.

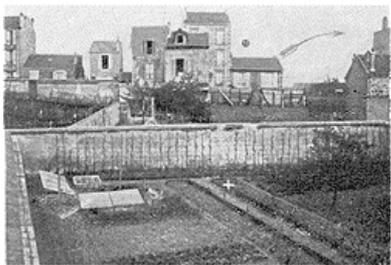
E.--La nacelle est plaquée sur la façade d'une maison basse, isolée sur la colline, appartenant à Mme Juriecwiez. La violence du choc fut considérable; à la vitesse du vent évaluée à 50 kilomètres à l'heure s'ajoutait la force du mouvement pendulaire qu'avait pris la nacelle après l'abandon du guide-rope.

Un témoin, qui habite près de la maison fatale, a vu nettement, au moment du choc des officiers debout dans la nacelle. Quand celle-ci, après un instant d'arrêt, remonta verticalement en pulvérisant l'avance du toit et la cheminée, on n'apercevait plus personne à bord. Seul, un bras pendait.

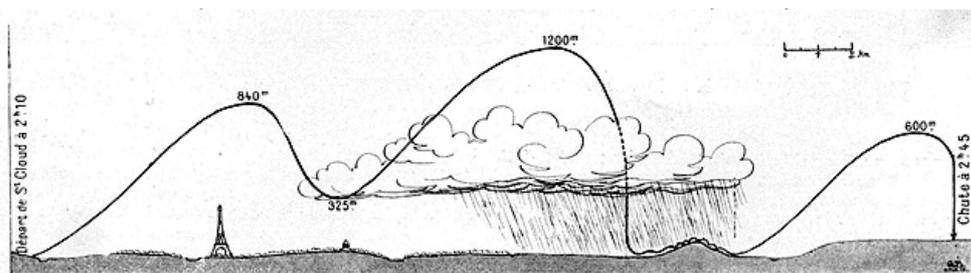
La tourmente faisant rage, nul cri n'avait été perçu. On se précipita au pied de

la maison pour secourir les passagers sans doute tombés du panier. On ne trouva qu'un passe-montagne et un képi.

Sur les cinq hommes, ceux qui étaient le plus rapprochés du mur au moment du choc durent être tués sur le coup: Aumont-Thiéville, le capitaine Clavenad et le sergent Richy. Tous trois, en effet, furent relevés plus tard, le crâne défoncé. La blessure de Clavenad semblerait indiquer qu'à la minute tragique il se tenait courbé.



Le jardin de M. Humblot, derrière la maison précédente; la nacelle, après avoir heurté le sol au point marqué par une croix et détruit deux arbres de l'espalier, a écorné le faîte du mur.--La photographie suivante a été prise, en sens contraire de la course du ballon, du petit toit désigné par le point ⊕.



Bois de Boulogne. Traversée de Paris. Bois de Vincennes.

Voir le diagramme détaillé ci-contre. Diagramme complet de l'ascension du Zodiac XIV^e 17 avril 1913.

E.--Le ballon plonge ensuite dans le jardin de M. Humblot; la nacelle pique en terre, rebondit, arrache le faîte d'un mur au pied duquel tombe la montre-bacelet de Clavenad, dont le bras était en dehors; puis la nacelle retombe dans le jardin suivant.

G.-H.--M. Spengler, qui poursuit le ballon depuis la gare de Fontenay, escalade le mur; il voit la nacelle ratisser un labour et s'enlever à nouveau au moment où il croit l'atteindre. Il entend alors distinctement ce suprême appel: «Sauvez-nous!»... Le ballon s'échappe, brisant encore une clôture de planches et écornant un toit.

Dès lors, l'équipage ne donnera plus signe de vie; c'est un panier de morts ou d'anéantis qui se balance sous la sphère.

Au point culminant, au fort de Nogent, l'aérostat se trouve à faible hauteur; un cycliste militaire saisit la corde du sac à bâches qui pend de la nacelle, mais il est vite obligé de la lâcher, et le ballon traverse la cour du fort en évitant les bâtiments.

[Illustration: Mur du bastion sud du fort de Nogent sur lequel la nacelle s'est plaquée, laissant une large tache de sang qu'on voit encore sur la photographie, juste au-dessus de la tête du personnage.]

I.-Il se trouve arrêté dans le bastion sud où la nacelle se plaque à nouveau sur un mur, laissant une énorme tache formée par le sang accumulé dans la nacelle. Le baromètre, arraché de sa gaine, roule sur l'herbe avec le statoscope. Labourant le glacis, le ballon sort du fort, marquant son passage par des gouttes de sang que la pluie n'a pas voulu encore effacer.

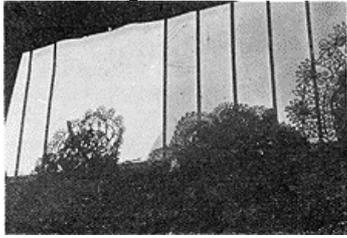


De l'autre côté du mur à espalier, la nacelle laboure la terre, se

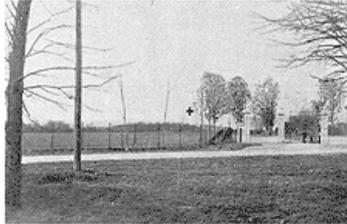


Mur du bastion sud du fort de Nogent, sur lequel la nacelle s'est

dirigeant vers le fort de Nogent-sur-Marne.--Sous le point ⊕, maison contre laquelle avait eu lieu le premier choc.



Vitrage d'un marbrier de Nogent-sur-Marne, que la nacelle a défoncé au passage.



plaquée, laissant une large tache de sang qu'on voit encore sur la photographie, juste au-dessus de la tête du personnage.



Dernière maison heurtée et fils télégraphiques rompus par la nacelle, avant la dernière envolée du ballon.

Entrée, sur la route de Malnoue, de la propriété de M. Cahen d'Anvers, où eut lieu la chute finale, sous le point +.

K.--A cet endroit, le terrain formant une déclivité jusqu'à la Marne, le ballon se maintient tant bien que mal au-dessus des obstacles. Il traverse la route Nationale, baisse dans un jardin, reprend de l'élan et jette la nacelle dans le vitrage d'un atelier de marbrier, appartenant à M. Héricourt, rue de Plaisance, à Nogent-sur-Marne, où elle semble coincée.

L.--Le ballon repart, frappe le deuxième étage d'une maison, enlève la gouttière, rompt les fils télégraphiques du chemin de fer, et, cette fois, ne redescend plus. La pluie vient de cesser, le grain est passé: c'est enfin le retour aux lois de la force ascensionnelle.

M.-N.--Il est à noter que les témoins de cette dernière scène se sont plutôt amusés des fantaisies du ballon, qu'ils croyaient vide, ayant échappé à ses pilotes au moment d'un atterrissage. Ils le virent s'éloigner rapidement, traverser le cimetière, franchir la Marne et monter, sans jamais disparaître, jusqu'à la hauteur des nuages.

Le refroidissement subit survenu en les atteignant a-t-il empêché le ballon de remonter à l'altitude maxima où il devait s'équilibrer? Ou bien a-t-il ranimé les deux survivants évanouis qui se seraient alors pendus à la soupape? On ne sait.

O.--Toujours est-il que l'aérostat fut aperçu à plus de 400 mètres de haut par deux artilleurs du fort de Villiers qui eurent le temps d'aller chercher la lunette de batterie et de voir «plusieurs passagers, de nombre incertain, essayer d'atteindre les cordages.

Devant le spectacle terrifiant qu'ils avaient sous les yeux, dans la nacelle, les deux survivants sortis de leur torpeur, affolés, ont-ils, sans se pencher par-dessus bord pour se rendre compte de la hauteur où ils se trouvaient, tiré la corde rouge de déchirure, ultime manoeuvre qui ne doit être faite qu'à quelques mètres du sol? C'est probablement ce qui s'est passé.

P.--M. Corbet, garde-chasse, qui se promenait aux alentours de la propriété de M. Cahen d'Anvers, voit le ballon à 300 mètres «se vriller», puis devenir à 100 mètres une loque qui s'aplatit sur le sol.

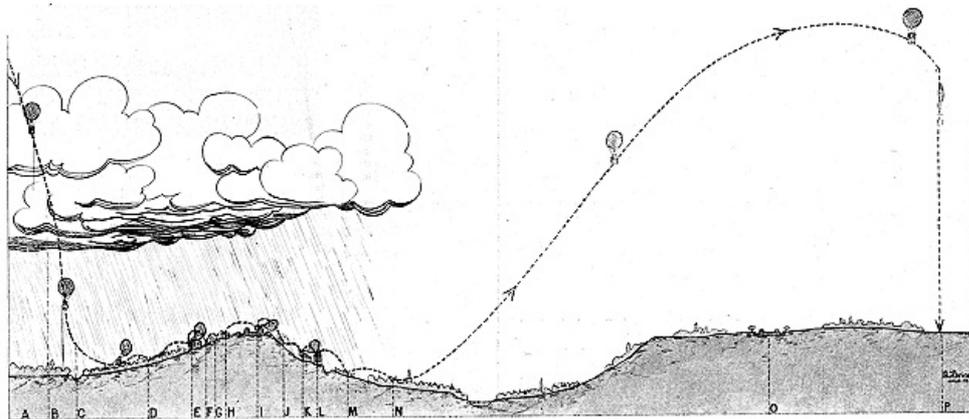
Il était alors 2 h. 45. Ce drame épouvantable qui s'est déroulé sur un trajet de 10 kilomètres depuis la descente vertigineuse jusqu'à l'atterrissage, avait duré exactement dix minutes. Dans la nacelle renversée, on trouva les survivants sous les morts, ce qui tendrait à prouver que trois passagers auraient succombé avant la chute finale, et que le capitaine de Noüe et le lieutenant de Vasselot avaient pris le dessus pour manoeuvrer.

On peut conclure, en somme, que la véritable clef du drame est à Fontenay où le ballon, quoique possédant encore une force ascensionnelle bien suffisante pour se maintenir dans les airs, fut précipité et plaqué à terre par la violence de la tempête. Il se trouvait dès lors dans le domaine de phénomènes mécaniques où, la pesanteur n'intervenant plus, les aéronautes ne pouvaient plus avoir sur lui aucune action.

Eussent-ils eu deux fois plus de lest, qu'ils n'auraient sans doute pas échappé

au choc inévitable. Un hasard seul pouvait les détourner de l'obstacle fatal, et ce hasard n'a malheureusement pas servi mon pauvre ami Jacques Aumont-Thiéville et ses infortunés compagnons.

ANDRÉ SCHELCHER.



Le ballon, possédant cependant une force ascensionnelle suffisante, est maintenu au sol par la tourmente qui l'empêche de s'élever.

Le ballon, dégagé de l'ouragan, reprend de l'altitude, quoique aucun jet de lest n'ait été fait depuis le point D.

Diagramme détaillé de la période anormale de l'ascension du *Zodiac XIV*.



Un arc de triomphe sur la route d'Argyrocastro.--Phot. Jean Leune.

LE GÉNÉRAL EYDOUX EN EPIRE

Athènes, 16 avril.

Depuis la chute de Janina, le général Eydoux, chef de la mission militaire française en Grèce, caressait le projet d'aller en Epire étudier sur place cet extraordinaire terrain où l'armée grecque s'était si héroïquement battue. Mais un travail considérable et imprévu l'empêcha tout d'abord de donner suite à ce dessein, tandis que S. A. R. le Diadoque était encore à Janina. La mort du roi Georges, les funérailles, retardèrent encore son départ, qui ne put s'effectuer qu'après la triste cérémonie.

Le gouvernement grec avait mis à la disposition du général, des officiers et des personnes qui l'accompagnaient, un petit vapeur et plusieurs automobiles. M.

Raymond Aynard, ancien ministre de France à Cettigne, qui, désigné pour faire partie de la mission française envoyée aux obsèques du roi défunt, avait accompagné M. Jonnart à Athènes, était du voyage, ainsi que M. David, député de la Dordogne. J'eus la bonne fortune de pouvoir les suivre.

Ce voyage ne fut qu'une longue suite de manifestations francophiles qui commencèrent dès le débarquement à Prévéza. La foule n'était pourtant pas prévenue; mais, voyant au mât du navire flotter le pavillon tricolore, elle se précipita... Et le général Eydoux mit le pied sur la terre d'Epire au cri mille fois répété de: «Vive la France!» auquel il répondit immédiatement par celui de: «Vive la Grèce!»

L'après-midi, le général, avec sa suite, allait aux ruines de Nicopolis, la ville célèbre bâtie par Octave pour commémorer sa victoire d'Actium sur Antoine. S'étant rendu compte de ce qu'avait été la bataille qui, en octobre dernier, avait livré Prévéza à l'armée grecque, il se dirigea ensuite vers le tertre où, d'après la tradition, reposent les 3.000 Français du général de La Sal cette, massacrés par le fameux Ali pacha en 1798. Là, il donna un souvenir ému à ces martyrs.

Au cours de cette journée, puis le lendemain, à Grimbovo et à Pente-Pigadia, le général Eydoux fit connaissance avec le terrain des luttes récentes et put personnellement en apprécier les difficultés.

Enfin, le mercredi, vers 4 heures du soir, par une pluie torrentielle, malheureusement, nous arrivions à Janina.

Les Janiniotes étaient massés sur la place. Des drapeaux français et grecs flottaient partout. Deux grands écussons portaient, l'un: «Vive la France!» et l'autre: «Vive la Grèce!»

Au milieu des acclamations répétées, le général monta à l'hôtel de l'état-major, où l'accueillit le général Danglis, qui, bientôt, le pria de se montrer au balcon: les notables de la ville avaient, en effet, exprimé le désir de le saluer.

En des discours chaleureux, ils lui dirent toute la joie qu'ils éprouvaient à être enfin libres, tout le plaisir qu'ils avaient à le remercier personnellement de la part qu'il avait prise à la préparation de leur délivrance.

Ce à quoi le général répondit très joliment qu'il n'avait fait que son devoir de Français en travaillant pour la Grèce, ainsi que le veulent les immortelles traditions de la France. Il dit encore tout le contentement qu'il avait ressenti à collaborer avec des hommes comme le soldat et l'officier grecs, et, enfin, toute l'admiration qu'il éprouvait pour l'armée hellène et son chef le roi Constantin, après leurs belles victoires de Macédoine et d'Epire.

Des cris de «Vive la France! Vive la Grèce! Vive le général Eydoux! Vive le roi!» éclatèrent, frénétiques, de toutes parts; le général Eydoux, profondément ému, s'associa à cette manifestation, dont il était visiblement touché jusqu'au fond du coeur, en acclamant à son tour et la Grèce et le roi Constantin!

Après le défilé des délégations envoyées par les corporations de la ville, le général partit pour le consulat de France. La foule l'y suivit par les rues pavoisées. De nouveaux discours allaient être prononcés.

Un journaliste ayant dit que c'était à la mission française que revenaient le mérite et la gloire des victoires grecques, le général répondit en remettant galamment les choses au point:

«Il n'est pas exact, dit-il, que la gloire des victoires hellènes revienne à la mission française. Sans doute, nous y avons quelque part, en raison de la préparation que nous avons donnée à l'armée avant la guerre. Mais, si nous avons été des maîtres très docilement écoutés, il ne faut pas oublier que ce sont les élèves seuls, avec les connaissances qu'ils venaient d'acquérir, qui ont joué leur rôle dans le grand et bel acte de cette guerre. Il ne faut pas oublier que la gloire des victoires hellènes revient avant tout à l'armée grecque et à son vaillant chef, aujourd'hui le roi Constantin!»

Et des vivats enthousiastes prouvèrent au général qu'il venait de trouver, en cette circonstance, les paroles qu'il fallait prononcer.

Après lui, M. David, député de la Dordogne, transmit à la population le salut fraternel du Parlement de France. Il sut exprimer avec éloquence les grandes sympathies de la France envers la nation hellène en général et pour l'Epire en particulier. Il parla même d'alliance indispensable et possible, entre deux pays où «tous les coeurs ont battu et battront toujours à l'unisson, chaque fois qu'il s'est agi et qu'il s'agira de combattre pour la civilisation grecque, inspiratrice

de la civilisation française!»

Les jours suivants, le général et ses officiers visitèrent les champs de bataille devant Janina. Leurs impressions peuvent se résumer en cette appréciation que me donnait l'un d'eux: «Terrain horriblement difficile! Idée de manoeuvre superbe! Exécution parfaite!»

Puis ils poussèrent jusqu'à Argyrocastro. Tout le long de la route, les populations villageoises, clergé en tête, avec icônes, croix et bannières, étaient venues se masser pour saluer le général Eydoux. Les enfants des écoles chantaient l'hymne grec, puis les femmes, en costumes de fête, se mettaient à danser pour exprimer leur joie...

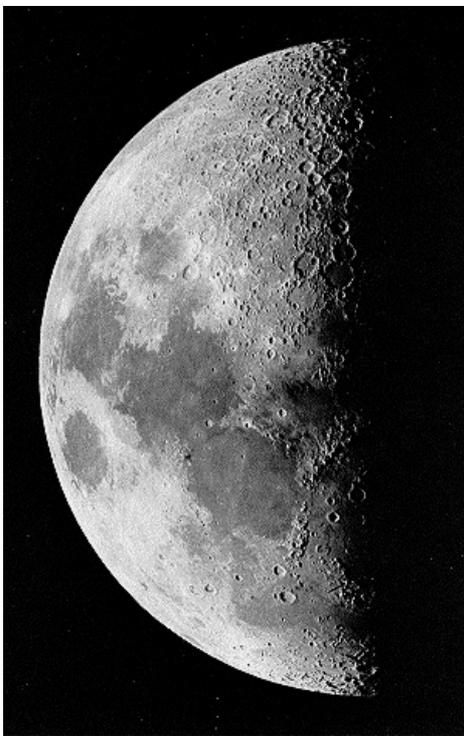
A Argyrocastro, l'accueil ne fut pas moins enthousiaste de la part de la population grecque. Des arcs de triomphe étaient dressés, fort simples, à la vérité, faits de deux piquets, d'une poutrelle, d'un pan de treillage où couraient quelques branches vertes, mais les ressources de ces bourgades sont bien modestes, et surtout l'excellente intention était là, suppléant au reste. Des drapeaux français et grecs partout mêlaient leurs plis. Les magasins étaient fermés en signe de fête. Le métropolitaine présenta le clergé, les notables, les écoles. Et ce furent encore des discours où les noms de la France, de la Grèce, du roi et du général ne furent jamais séparés et qui tous témoignaient d'un ardent amour pour la patrie retrouvée, d'une vibrante sympathie pour notre pays.

Là prit fin ce voyage intéressant. Hier, le général Eydoux rentrait à Athènes, enchanté de tout ce qu'il avait vu, et fier, plus que jamais, de l'oeuvre accomplie par l'armée grecque, préparée par lui et conduite par son roi.

JEAN LEUNE.

UNE PROMENADE DANS LA LUNE

Tandis que l'étude topographique de la Terre vient de se compléter par la découverte du Pôle Sud, les explorateurs de la Lune ne sont pas restés non plus inactifs, et, grâce aux travaux qu'ils poursuivent depuis quelques années, nous avons aujourd'hui une connaissance de notre satellite qui est, il n'est pas exagéré de le dire, plus avancée que celle du globe sur lequel nous vivons. Si la «géographie lunaire,»--qu'on me pardonne ce barbarisme excusable par ce temps de crise des humanités--si la sélénographie, dis-je, a fait récemment ces progrès remarquables, c'est grâce surtout à la plaque photographique, qui est, comme l'a dit Jansen, la véritable rétine du savant. En l'utilisant avec les énormes et délicates lunettes que nous avons maintenant, on a pu scruter dans leurs moindres détails les étranges paysages lunaires. Ainsi, au plaisir esthétique que leur contemplation procure toujours aux amateurs des belles formes et des jeux ravissants de l'ombre et de la lumière, nous avons pu ajouter des enseignements pratiques du plus haut intérêt et qui nous montrent d'avance le sort réservé à notre Terre. Car la Lune, à cause de sa masse 81 fois plus faible que celle de la Terre, s'est refroidie beaucoup plus vite et a franchi avec une certaine rapidité --en quelques millions de siècles seulement--les phases fatales de l'évolution de tout astre; elle est, si j'ose dire, une Terre morte.



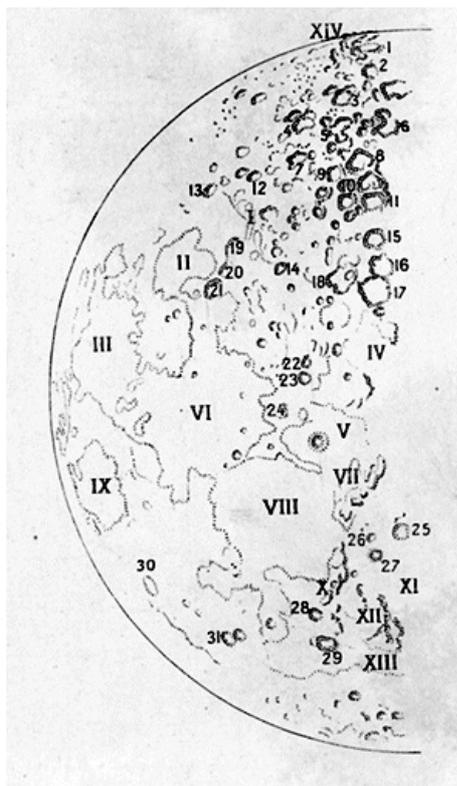
Le premier quartier de la Lune vu au grand équatorial coudé de l'Observatoire de Paris.

Épreuve directe d'un des clichés obtenus par M. Le Morvan.

Et puis, en voyage, on se lie bon gré mal gré avec les compagnons que le hasard nous donne et l'on finit par se prendre pour eux d'une affection qui, pour être née des circonstances, n'en est pas moins sincère. C'est pourquoi, dans cette sarabande silencieuse qui emporte je ne sais où les astres vagabonds, nous aimons, de tendresse particulière, notre plus proche voisine, la Lune. Elle seule presque, dans l'univers, ne nous humilie pas par une masse et une importance supérieures aux nôtres; et cela nous relève, à nos propres yeux, d'avoir dans le cortège solaire, où nous faisons si piètre figure, cette suivante muette et docile.

Et puis, en voyage, on se lie bon gré mal gré avec les compagnons que le hasard nous donne et l'on finit par se prendre pour eux d'une affection qui, pour être née des circonstances, n'en est pas moins sincère. C'est pourquoi, dans cette sarabande silencieuse qui emporte je ne sais où les astres vagabonds, nous aimons, de tendresse particulière, notre plus proche voisine, la Lune. Elle seule presque, dans l'univers, ne nous humilie pas par une masse et une importance supérieures aux nôtres; et cela nous relève, à nos propres yeux, d'avoir dans le cortège solaire, où nous faisons si piètre figure, cette suivante muette et docile.

A vrai dire, nous ne parlerons pas ici de la Lune tout entière, mais seulement de celui de ses hémisphères qui est sans cesse tourné vers nous, puisque la Lune met exactement le même temps à faire un tour complet autour de la Terre qu'à faire une rotation sur elle-même. On sait aujourd'hui très bien pourquoi il en est ainsi: de même que la Lune produit par son attraction des marées sur la Terre, celle-ci en produisait également sur notre satellite lorsque celui-ci avait encore des parties fluides. La masse de la Terre étant prépondérante, les marées lunaires étaient bien plus fortes que les nôtres. Or, naguère la Lune tournait sur elle-même beaucoup plus vite que maintenant, et la durée de cette rotation, que nous pouvons appeler «jour lunaire», n'était guère il y a quelque 56 millions d'années, que de huit jours environ, et très inférieure à la durée du mois. Mais il est clair que la protubérance liquide produite sur la Lune par l'attraction de la Terre, et qui tend sans cesse à se



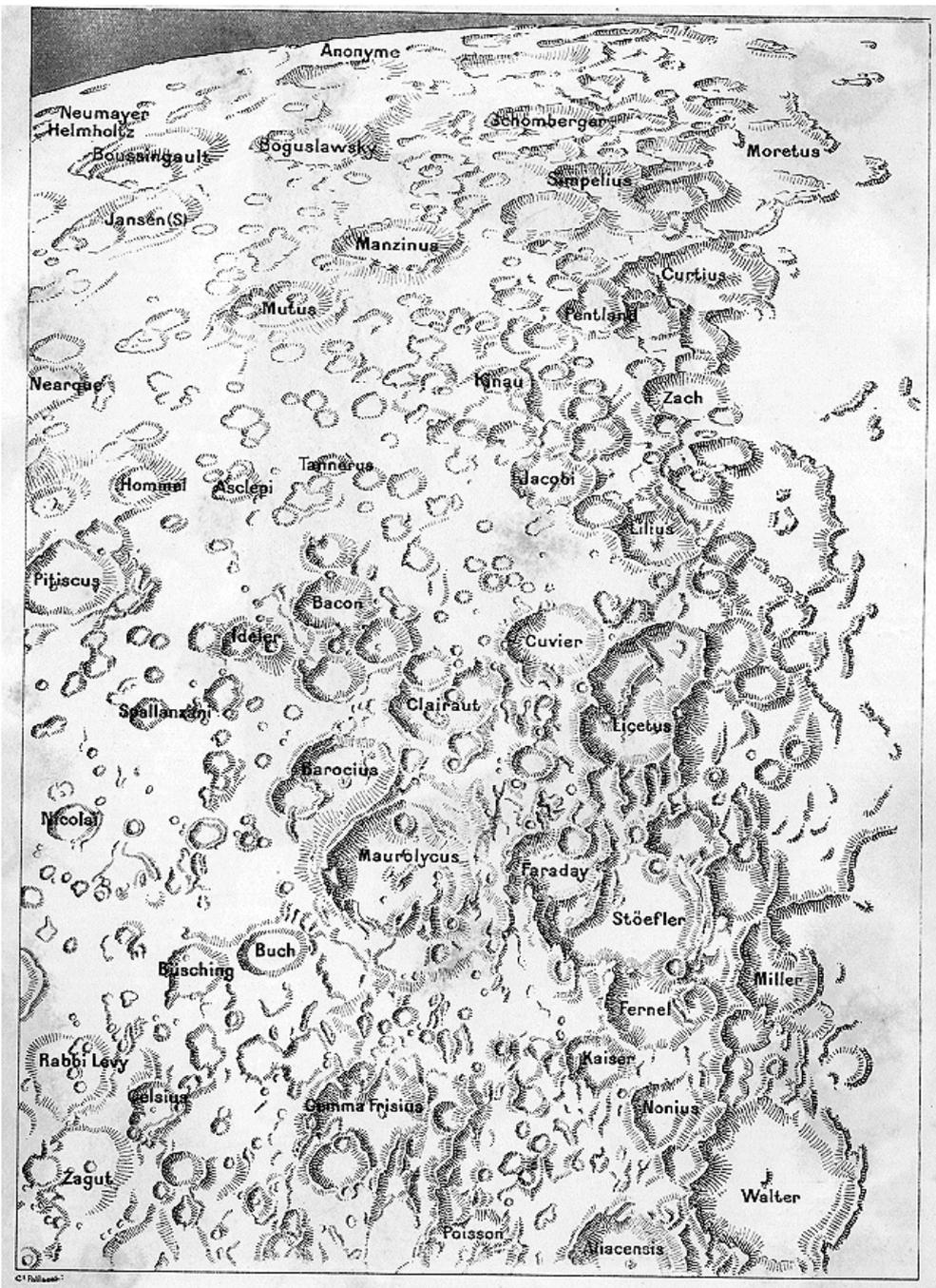
I. Monts Altaï.--II. Mer du Nectar.--III. Mer de la Fécondité.--IV. Golfe du Centre.--V. Mer des Vapeurs.--VI. Mer de la Tranquillité.--VII. Apennins.--VIII. Mer de la Sérénité.--IX. Mer des Crises.--X. Monts du Caucase.--XI. Mer des Pluies.--XII. Alpes lunaires.--XIII. Mer du Froid.--XIV. Monts Leibnitz.--XV. Mer de la Putréfaction.

1. Moretus.--2. Curtius.--3. Licetus.--4. Maurolycus.--5. Stoeffler.--6. Orontius.--7. Gemma Frisius.--8. Walter.--9. Aliacensis.--10. Werner. --11. Purbach.--12. Zagut.--13. Piccolomini.--14. Almanon.--15. Arzachel.--16. Alphonse.--17. Ptolémée.--18. Albategnius.--19. Catherine.--20. Cyrille.--21. Théophile.--22. Godin.--23. Agrippa.--24. Jules César. --25. Archimède.--26. Aristillus.--27. Autoiycus.--28. Eudoxe.--29. Aristote.--30. Cléomède.--31. Atlas.

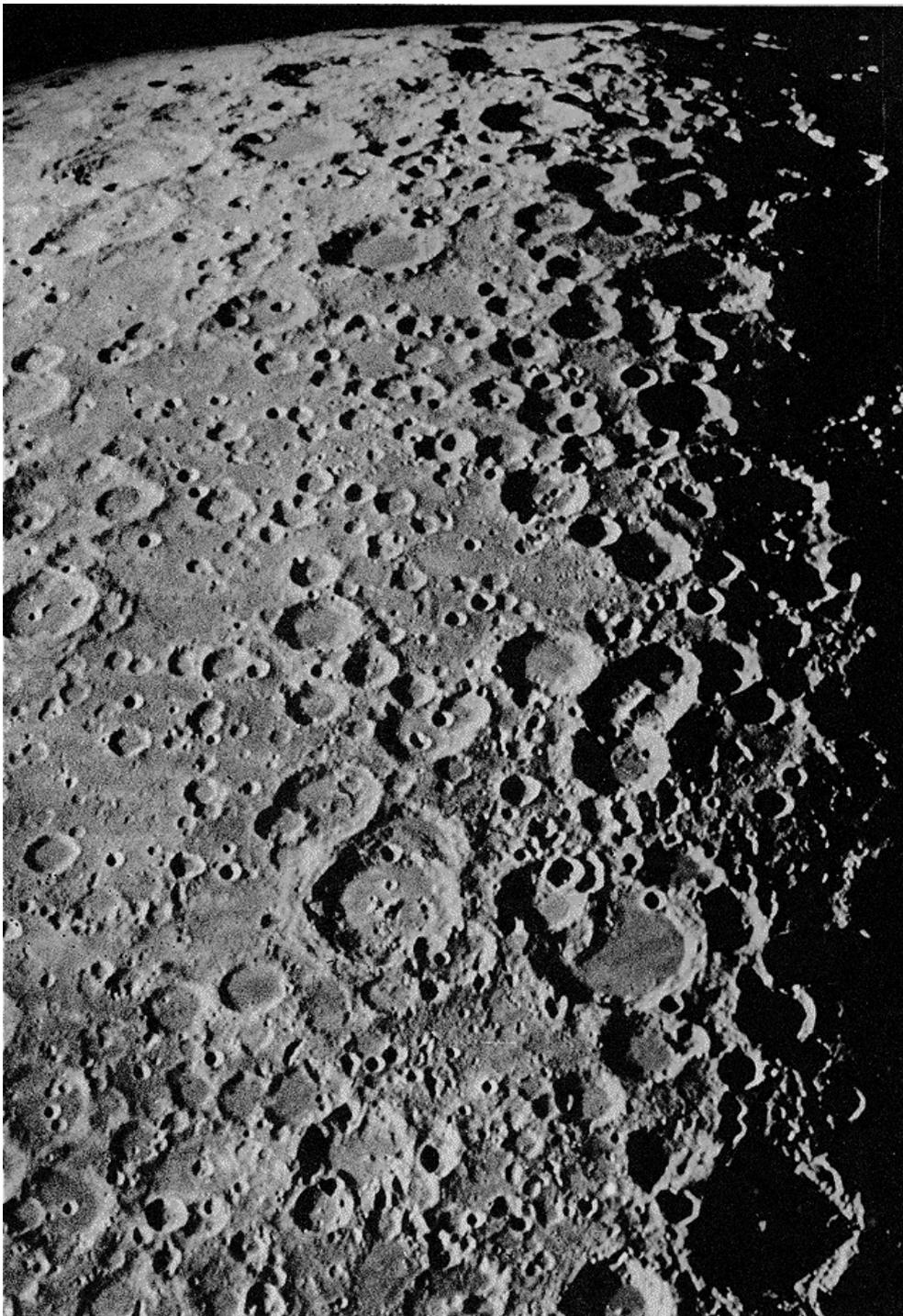
diriger vers celle-ci, devait par suite de sa viscosité et du frottement qu'elle produisait agir comme un frein et modérer peu à peu la rotation lunaire, jusqu'à ce que la durée du jour lunaire soit précisément égale au mois, comme nous le voyons aujourd'hui. Y a-t-il quelque motif de penser que l'autre hémisphère de la Lune est très différent de celui que nous voyons? Non, et cela d'autant moins que la Lune, pour diverses raisons et notamment parce qu'elle décrit autour de la Terre non pas un cercle mais une ellipse, se présente de temps en temps à nous un peu de biais, et a une sorte de balancement autour de son centre apparent, qu'on nomme libration, et qui nous montre et nous cache alternativement les régions situées près des bords. De la sorte, nous connaissons maintenant à peu près les 6/10 de sa surface totale, et c'est eux que je convie mes lecteurs à visiter rapidement avec moi.

Depuis la découverte par Galilée des montagnes lunaires jusqu'à l'admirable Atlas photographique de Lowy et Puiseux, que de progrès réalisés! On ne pensait pas, il y a quelques années, que l'on pût rien ajouter à l'oeuvre magistrale de ces deux astronomes. Et pourtant mon savant collègue de l'Observatoire, M. Le Morvan, vient de réussir à compléter ce qui paraissait inégalable, et les photographies lunaires qu'il a obtenues récemment et dont nous donnons à nos lecteurs quelques spécimens inédits constituent une oeuvre qui, non seulement ne fait pas double emploi avec celle de Lowy et Puiseux, mais qui la couronne et l'amplifie en montrant sous des aspects nouveaux les tragiques grandeurs des paysages lunaires.

Sur ces photographies obtenues, comme celles de l'Atlas lunaire de l'Observatoire, au moyen du grand équatorial coudé inventé par le regretté Lowy, l'image directe de la Lune, au foyer de cette lunette de 18 mètres de long, a un diamètre de 16 centimètres environ. Telle est l'image du premier quartier que nous donnons ci-contre. En regardant cette image à une distance de 16 centimètres, nous voyons la Lune à peu près comme si nous planions à 3.000 kilomètres seulement au-dessus d'elle, alors que la distance réelle de la Terre à la Lune est d'à peu près 360.000 kilomètres. Mais cette photographie est tellement fine et elle a une telle richesse de détails qu'elle supporte bien soit d'être examinée avec une loupe très grossissante, soit d'être agrandie notablement par la photographie, ce qui nous donnera l'illusion de voir la Lune de beaucoup plus près encore. Les épreuves partielles que nous donnons plus loin sont des agrandissements d'environ sept fois du cliché direct. En plaçant notre oeil pour les examiner à environ 16 centimètres de la page, ce qui constitue pratiquement la distance à laquelle on peut en moyenne lire le plus commodément, nous voyons la surface lunaire comme si nous en étions séparés d'environ 450 kilomètres seulement, ce qui est à peu près la distance de Paris à Brest. Si d'ailleurs il y avait à Brest des montagnes pareilles à celle de la Lune, nous les verrions de Paris beaucoup moins bien que nous ne voyons celles-ci sur ces photographies, d'abord à cause de la courbure de la surface terrestre qui les cacherait au-dessous de l'horizon; mais en admettant même que par un procédé quelconque, par exemple en nous élevant très haut en ballon au-dessus de Paris, nous puissions échapper à cette première cause d'invisibilité, nous les verrions encore très mal à cause de l'absorption énorme que notre atmosphère fait subir à la lumière dès qu'elle vient de quelques kilomètres seulement dans le sens horizontal. Dans le cas de nos photographies lunaires rien de pareil, car elles ont été prises lorsque la Lune était très haute au-dessus de l'horizon, et la lumière d'un astre quand il est au zénith est moins absorbée par notre atmosphère que celle d'un objet terrestre situé à 8 kilomètres seulement de distance.



ESSAI DE CARTOGRAPHIE LUNAIRE.--L'Antarctide.



L'ANTARCTIDE LUNAIRE *Phot. Le Morvan.*

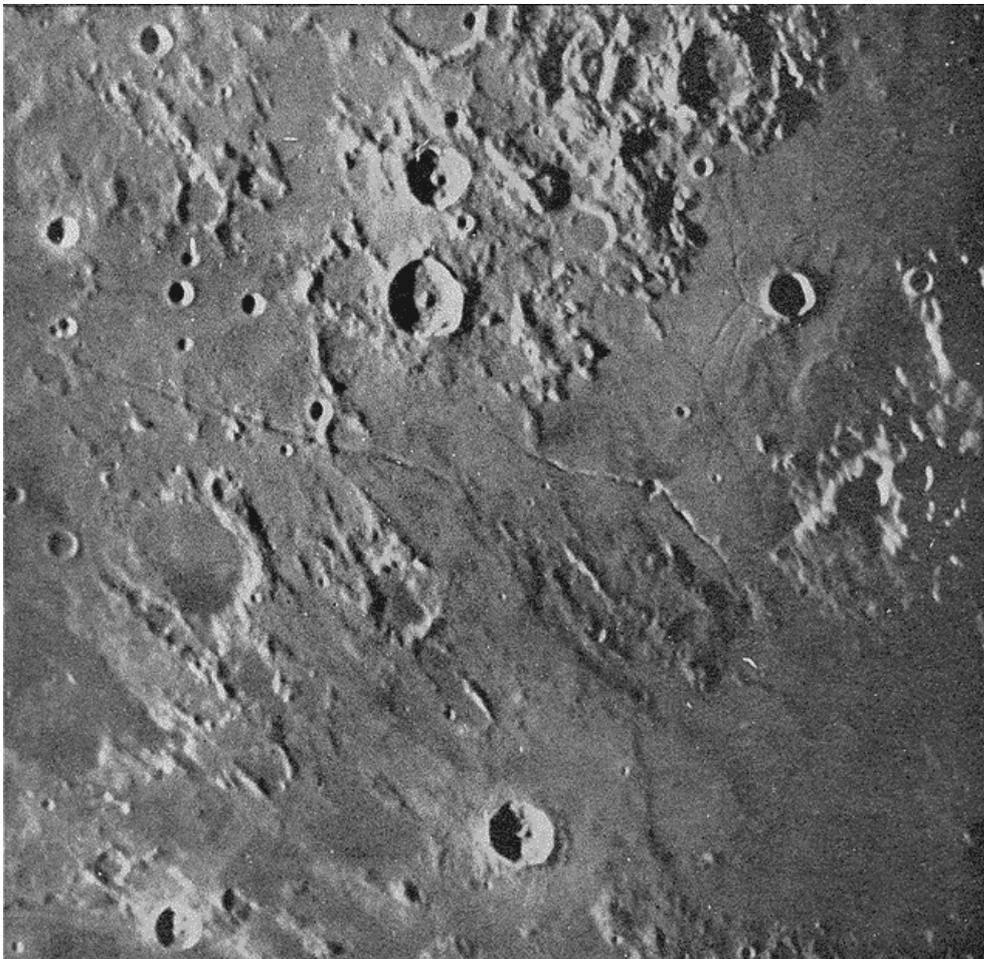
Sur les divers agrandissements que nous publions, 1 millimètre correspond à environ 3 kilomètres de la surface lunaire. Il n'y a donc pas sur la Lune d'objet, pas de colline, de vallée, d'accident quelconque du sol ayant 400 ou 500 mètres de dimension et que nous ne puissions déceler. Au contraire, sur notre Terre, dans les régions polaires, et dans tous les continents, sauf l'Europe, il y a des étendues de pays des centaines de fois plus grandes et que les géographes ne connaissent pas encore.

Mais j'entends d'ici mes lecteurs me dire: «En agrandissant davantage les clichés directs de la Lune, ne pourrait-on pas y déceler des objets encore plus petits, aussi petits qu'on voudra?» Non, et: pour beaucoup de raisons: la première est que le grain même des plaques au gélatino-bromure assigne une limite à la petitesse des détails photographiables; si l'on veut tourner la difficulté en prenant des plaques à grain fin, ou même des émulsions sans grain, celles-ci étant beaucoup moins sensibles à la lumière, on se heurte à un autre obstacle: il faut augmenter davantage la pose, et, comme la lunette photographique ne peut jamais suivre *rigoureusement* la Lune dans son mouvement qui est très irrégulier, on obtient pour un autre motif du flou dans les images. On devine quelles prodigieuses difficultés ont dû vaincre les sélénographes de l'Observatoire de Paris pour obtenir les résultats actuels; leurs photographies n'ont pu être égalées dans aucun observatoire du monde, pas même dans ceux si richement outillés des États-Unis. Il faut l'admirer d'autant plus que l'atmosphère de Paris, chargée de poussières et de fumées,

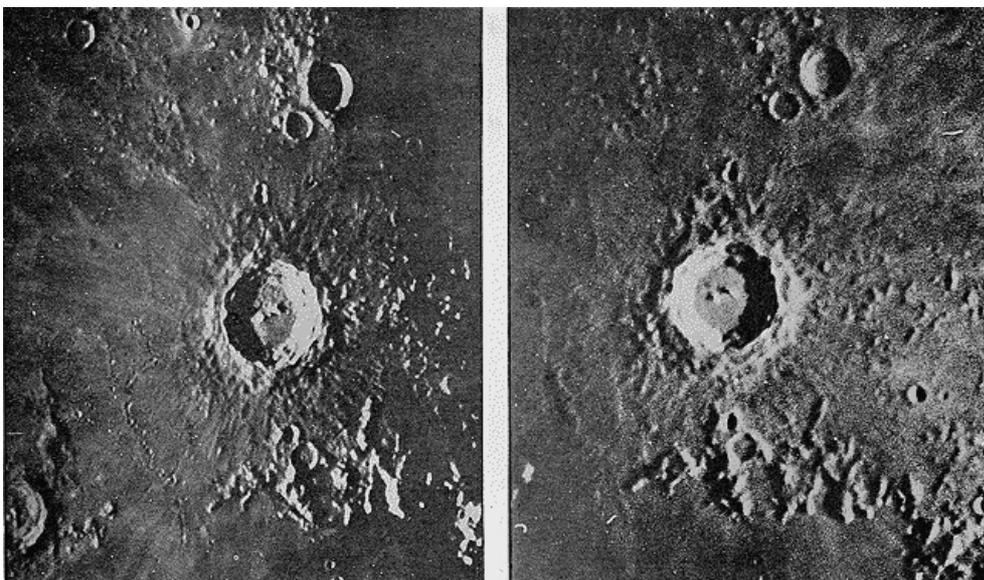
constitue--ce que prétendent certains et si j'ose employer ce vocable anglo-saxon mais commode--un «handicap» redoutable.

Les photographies lunaires que nous reproduisons ci-contre ont été obtenues par M. Le Morvan sur plaques ultra-sensibles au gélatino-bromure et par des durées de pose voisines d'une seconde. Pour obtenir avec le même instrument des photographies du Soleil d'une intensité égale, il ne faudrait, toutes choses semblables d'ailleurs, qu'environ un trois-millième de seconde (ce qu'on réalise au moyen de diaphragmes spéciaux ultra-rapides). Cette différence montre immédiatement dans quelle énorme proportion la lumière du Soleil dépasse en intensité celle de notre satellite. En fait, les mesures photométriques les plus modernes ont établi que la lumière de la pleine Lune n'est que 1/600.000 environ de celle du Soleil. Il faudrait donc 600.000 pleines Lunes environ réparties sur le ciel pour produire un éclat égal à celui de la lumière du jour. Si quelque génie malicieux voulait s'amuser à remplacer ainsi, sans la diminuer, la lumière du jour par celle de 600.000 Lunes, il ne pourrait, en réalité, pas y réussir, car si même, par un nouvel effet de sa puissance surnaturelle, il était capable de rendre ces Lunes carrées de façon à ce que, juxtaposées, elles ne laissent entre elles aucun intervalle, la surface tout entière de la voûte céleste ayant alors le même éclat que la Lune ne nous procurerait pas encore un éclaircissement égal à celui du jour à midi, par un beau temps; mais seulement une lumière environ six fois moindre. D'ailleurs, la photographie spectrale a montré que le Soleil a une lumière plus photogénique qu'elle. Le Soleil est beaucoup plus bleu que la Lune, et celle-ci est beaucoup plus jaune que lui, contrairement à l'impression qu'ils nous produisent généralement.

Un coup d'oeil d'ensemble sur le premier quartier nous montre d'abord que la finesse et le modelé des détails sont beaucoup plus grands à mesure qu'on s'éloigne du bord circulaire vers la ligne qui sépare la partie éclairée de la partie sombre, et qu'on nomme le «terminateur». C'est que, pour les régions situées le long du terminateur, le Soleil se lève seulement, et les moindres aspérités du sol projettent au loin des ombres énormes qui accusent tous les accidents du relief. Ces ombres sont d'une grande netteté et comme coupées au couteau, ce qu'on ne voit que très rarement dans nos paysages terrestres. Il y a à cela deux raisons: d'abord, l'air et l'eau ayant depuis longtemps disparu de la Lune, le lent travail d'érosion et d'atténuation des angles que ces éléments font sur la Terre n'a été qu'incomplet sur la Lune; presque partout le sommet des montagnes et les coupures des vallées y ont gardé la fière et rude noblesse de leurs lignes initiales. D'autre part, l'atmosphère terrestre tend, à cause de la diffusion de la lumière qu'elle produit, à donner du flou et du moelleux aux ombres des paysages éloignés. Rien de pareil sur la Lune où il n'y a pas d'atmosphère sensible--comme on l'a démontré par plusieurs méthodes--; de là ce heurté dans les ombres, cette netteté de vitrail qui donne aux horizons lunaires leur étrange et sauvage beauté. Dans les régions éloignées du terminateur, le Soleil est de plus en plus haut au-dessus de l'horizon, les ombres projetées sont de moins en moins longues, et le paysage paraît de plus en plus plat. C'est pourquoi les photographies de la pleine Lune sont de beaucoup les moins intéressantes; le Soleil y tombe d'aplomb sur le centre du disque, et cela enlève à la pleine Lune, par la suppression presque totale des ombres projetées, ce relief et cette netteté qui sont si remarquables sur les photographies des phases lunaires moins avancées. Nous nous bornerons donc, dans notre promenade d'aujourd'hui, à suivre d'un pôle lunaire à l'autre le bord du terminateur. Aussi bien cela nous suffira pour rencontrer toutes les différentes formes structurales qui caractérisent la Lune tout entière. Et puis, en cheminant aux endroits où le Soleil est à peine levé, nous aurons moins chaud que dans ceux pour lesquels il est au zénith et où règne, comme l'ont montré les dernières recherches holométriques, une température de près de 180° au-dessus de zéro.



La Mer des Vapeurs (angle inférieur droit) avec les grandes crevasses du sol.--Phot. Le Morvan.



Éclairage du soir, au moment où le Soleil va se coucher sur Copernic et les Karpathes lunaires.

Éclairage du matin, un peu après que le Soleil s'est levé sur le même paysage.

Phot. Le Morvan.

Deux photographies du cirque Copernic, prises sous des éclairages différents de la Lune par le Soleil.

Si nous suivons donc par la pensée--qui est encore le plus agréable et le plus rapide des véhicules--le terminateur, en partant du Pôle Sud, nous nous trouvons immédiatement dans une région très montagneuse et criblée d'innombrables cratères. Deux choses attirent de suite notre attention: près du pôle ces cratères ont des formes elliptiques et qui deviennent de plus en plus voisines de la circonférence à mesure qu'on s'avance vers le centre de la Lune. Ce n'est là qu'un simple effet de perspective dû à la sphéricité du globe lunaire,

car tous ces cratères sont à peu près circulaires. D'autre part le terminateur, qui, à l'oeil, nous semblait tout à fait rectiligne, prend, maintenant que la photographie nous a donné une vision supra-terrestre, un aspect extraordinairement déchiqueté. Par endroit, l'ombre empiète profondément sur le quartier visible; à côté, au contraire, celui-ci s'avance hardiment en promontoires de lumière déliés dans la nuit; ailleurs même on aperçoit des points isolés, véritables oasis de lumière, environnées d'ombre. En les regardant, nous pouvons nous dire que nous assistons à un lever de Soleil sur les montagnes de la Lune: ces points lumineux sont les sommets de hautes montagnes que dore déjà le Soleil levant alors que les lieux environnants sont encore dans la nuit. C'est ainsi que de Genève, lorsqu'il y fait encore nuit, on voit le Mont-Blanc déjà rosi par le Soleil levant. Nous pouvons donc à peu de frais admirer sur la Lune cet *alpenglühn* dont l'attrait fit faire à Tartarin sa mémorable ascension du Righi. Sans doute les modestes astronomes qui nous procurent un si rare spectacle céleste n'étonneront pas par leur héroïsme l'armurier Costecalde et le brave capitaine Bravida, capitaine d'habillement, mais on ne peut pas tout avoir.

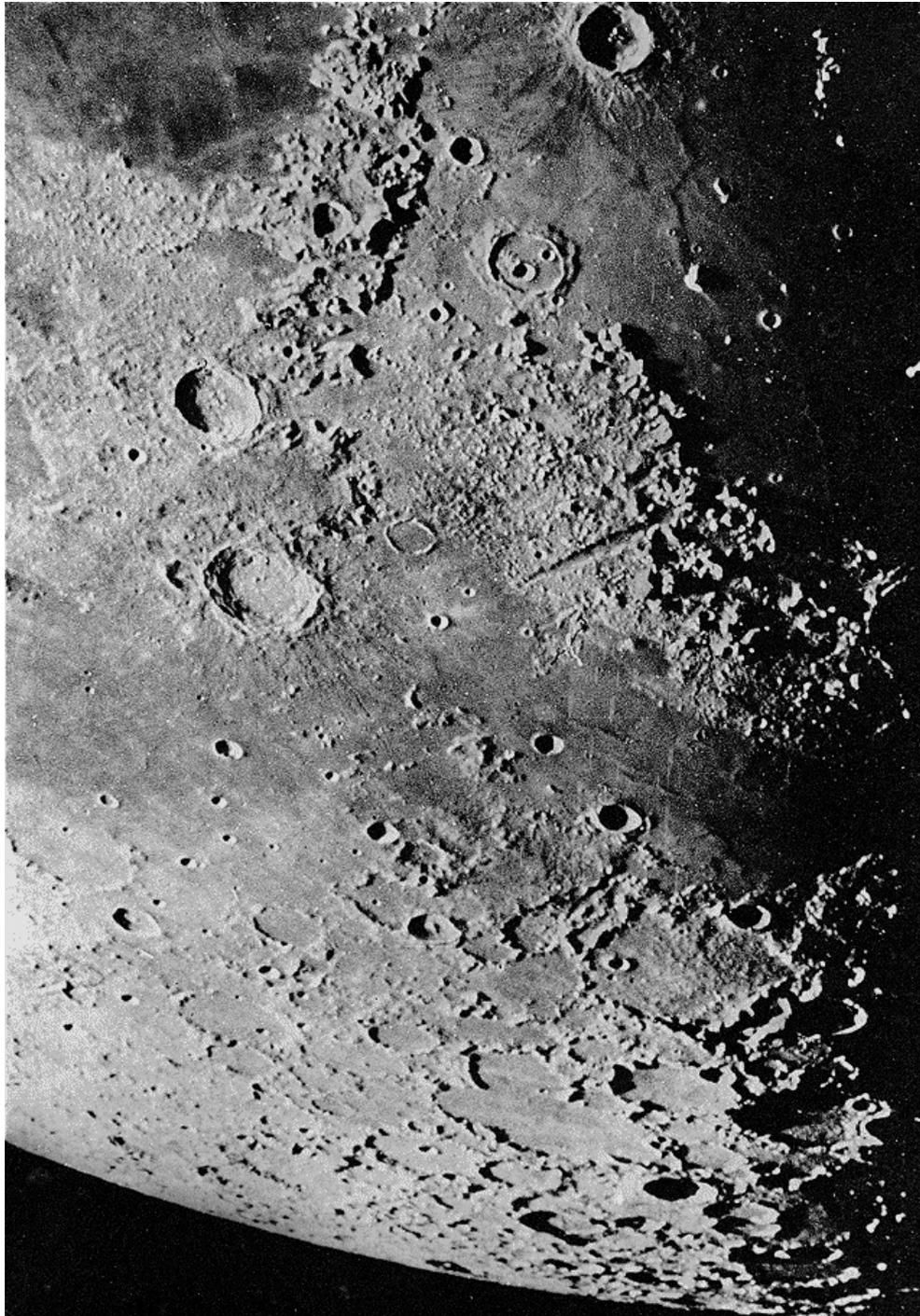
La région du Pôle Sud est donc sur la Lune comme sur la Terre extrêmement montagneuse. C'est là que se trouve le plus haut sommet de la Lune, le Mont Leibnitz, qui, sur notre photographie, se trouve juste sur l'extrême bord, et qui a environ 8.200 mètres de haut, à peu de chose près l'altitude du point culminant de l'Himalaya. La Lune est donc proportionnellement beaucoup plus accidentée que la Terre puisque celle-ci a un diamètre quatre fois plus grand. Elle est également beaucoup plus volcanique. Tous ces cratères que nous voyons dans l'Antarctide lunaire ont des dimensions incomparablement supérieures à celles des plus grands orifices volcaniques de la Terre. Certains ont des centaines de kilomètres de diamètre. Ils sont construits d'une façon assez uniforme: un vaste entonnoir circulaire s'étageant en pente douce vers l'extérieur, en pente souvent très raide (et dont l'inclinaison dépasse parfois 45°) vers la plaine unie qui occupe le milieu de l'entonnoir. Souvent au centre du cirque, comme on le voit sur nos photographies, se dresse un piton isolé généralement moins élevé que le bord du cratère. Certains cirques lunaires ont une profondeur considérable. En particulier le cirque *Curtius*, visible près du terminateur, est profond d'environ 6.800 mètres. On a pu mesurer exactement ces profondeurs comme aussi la hauteur des différents sommets par la longueur des ombres projetées.

Ces ombres changent d'ailleurs de longueur et aussi de direction suivant la position du Soleil, c'est-à-dire suivant les diverses phases lunaires, et le même paysage lunaire prend, suivant qu'il est observé avant ou après la pleine Lune, des aspects extrêmement différents. Voici, par exemple, deux photographies du cirque *Copernic* et de ses environs qui forment une des plus belles régions de la Lune: la première de ces photographies a été prise le soir (il s'agit du soir lunaire naturellement) lorsque le Soleil allait se coucher sur Copernic et la chaîne des montagnes que l'on voit au-dessous et qui sont les Karpathes lunaires; l'autre, au contraire, a été prise le matin un peu après que le Soleil s'était levé à l'horizon de ce même paysage. Le contraste de ces deux photographies est saisissant par suite de l'invasion des ombres et des lumières lorsqu'on passe de l'une à l'autre. *Copernic* est d'ailleurs un des plus beaux cirques qui se puissent voir avec le groupe saisissant de ses pitons centraux et sa vaste enceinte presque régulière dont le diamètre dépasse 90 kilomètres, et dont la profondeur atteint 3.560 mètres.

On a compté sur l'hémisphère visible de la Lune pins de 30.000 cratères de toutes dimensions: on a donné à beaucoup des noms, des noms de savants, d'astronomes généralement, et qui sans cela seraient pour la plupart oubliés depuis longtemps, car il n'y a jamais eu sur la Terre 30.000 astronomes de génie, et peut-être même pas 29.000. Tous ces cratères sont aujourd'hui éteints, comme nos puits d'Auvergne, car les photographies prises à plusieurs années d'intervalle n'y ont jamais décelé le plus petit changement de forme. Mais, si la face de la Lune a aujourd'hui la rigidité immobile du cadavre, elle porte la trace visible des convulsions formidables qui jadis la bouleversèrent.

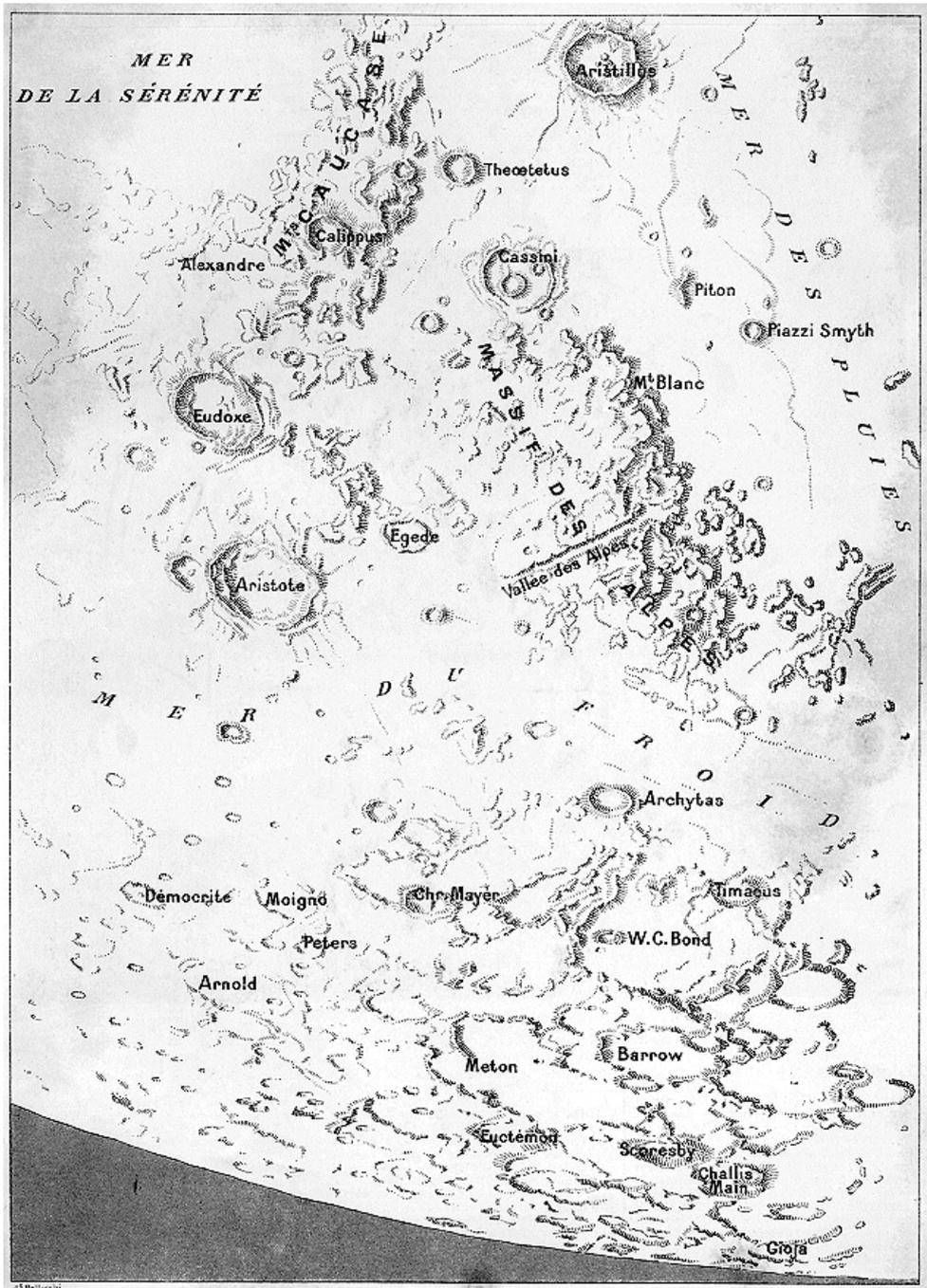
On a longtemps discuté sur l'origine des cratères lunaires et émis à ce propos les idées les plus fantastiques et les plus fantaisistes. Mais il semble aujourd'hui bien établi, par les magistrales et récentes recherches de Loewy et Puiseux, qu'ils se sont formés de la façon suivante: après qu'une croûte solide se fut créée par refroidissement sur la masse incandescente et fluide de l'intérieur de la Lune, les gaz, qui, comme sous l'écorce terrestre et pour diverses raisons, tendent à se dégager vers l'extérieur, ont exercé une pression sur l'écorce. Cette pression interne a eu des effets généralement bien plus énergiques sur la Lune, car elle y était, beaucoup moins que sur la Terre, contre-balancée par la pesanteur des matériaux,--on sait en effet que la pesanteur est six fois plus petite sur la Lune que sur la Terre. Les pressions

internes ont donc aux endroits de moindre résistance soulevé la croûte encore mince de la Lune sous forme d'intumescences qui ont pris la forme sphérique parce que la sphère est, entre toutes les figures, celle qui, sous une surface donnée, comprend la plus grande capacité. Puis, lorsque la pression a diminué, le centre du dôme s'est effondré dans des circonstances que précise l'étude des photographies qui ont donné aux cirques leurs aspects actuels. De ces cirques il en est qui sont de formation plus récente que les autres et on a pu déterminer leurs âges relatifs. Les plus jeunes sont ceux qui, notamment sur nos photographies, empiètent sur les enceintes des cratères voisins: car en géologie, comme aussi à ce qu'on m'a dit dans les sociétés, les êtres jeunes et vigoureux bousculent pour se faire place ceux dont la résistance a été affaiblie par leur plus longue durée.



LE CAUCASE, LES ALPES ET LE POLE NORD DE LA LUNE

Phot. Le Morvan.



ESSAI DE CARTOGRAPHIE LUNAIRE.--Caucase, Alpes et Pôle Nord.

Puis, en continuant notre promenade le long du terminateur, nous rencontrons un peu après avoir dépassé le centre de la Lune un de ces vastes espaces de teinte sombre qui à l'oeil nu donnent à Séléné son saisissant aspect de visage humain, et qu'on nomme des mers. Il n'y a d'ailleurs actuellement, dans ces vastes plaines sombres, pas la moindre trace d'eau. Celle-ci est la *Mer des Vapeurs*. Inutile de dire qu'on n'y a jamais, de nos terrestres observatoires, aperçu la moindre trace de vapeurs, et qu'il n'y a pas actuellement d'atmosphère appréciable sur la Lune. Mais nous conservons malgré tout, par une sorte de respect filial, ces anciennes et baroques dénominations données par nos ancêtres en Uranie. La Mer des Vapeurs est surtout intéressante par les crevasses énormes, véritables cassures, qui sur des centaines de kilomètres et à travers tous les accidents du terrain y traversent le sol lunaire.

Puis, bordant au Nord la Mer des Vapeurs, nous rencontrons une imposante chaîne de montagnes, les Apennins lunaires;--il faut qu'on sache que les auteurs de la nomenclature lunaire, si originaux quand il s'agissait des cratères et des autres accidents du sol, se sont pour les massifs montagneux trouvés tout à coup à court d'imagination, et ils leur ont purement et simplement donné des noms de montagnes terrestres. Cette imposante chaîne de montagnes, dont le point culminant a 6.100 mètres de haut, est beaucoup plus considérable en réalité que son homonyme italienne et s'étend sur plus de 600 kilomètres de longueur pour se terminer vers le magnifique cirque à piton central Eratosthène, qui a 60 kilomètres de diamètre. Eratosthène est si profond qu'on pourrait y placer à l'intérieur notre grand Mont-Blanc sans que son sommet dépassât les bords du cratère. Comme la plupart des chaînes à la fois de la Terre et de la Lune, les Apennins lunaires ont deux versants très inégalement

inclinés: l'un en pente douce vers la Mer des Vapeurs, l'autre presque à pic vers la Mer de la Putréfaction. Cette mer, au nom malheureux et d'autant plus immérité que toute trace de matière vivante et putrescible est invisible sur la Lune, renferme le beau cirque Archimède dont l'intérieur forme une plaine parfaitement unie de 80 kilomètres de diamètre. Un observateur placé au centre de cette plaine ne verrait pas les bords du cratère à cause de la rotondité marquée du globe lunaire, et l'horizon de toute part lui paraîtrait illimité.



Les Apennins lunaires: un versant descend en pente douce vers la Mer des Vapeurs, l'autre à pic vers la Mer de la Putréfaction.

Phot. Le Morvan.

Enfin, et pour terminer notre promenade à vol d'oiseau, si nous longeons le terminateur encore un peu vers le Pôle Nord, nous rencontrons un des paysages les plus grandioses et les plus féériques qui se soient jamais dessinés sur une rétine humaine: l'immense et sombre Mer des Pluies, sur laquelle courent de longues veines saillantes et comme gorgées de sang surhumain, et d'où émergent deux cirques disparates, Aristillus avec son groupe de pitons centraux et Cassini qui, dans sa vaste enceinte, enferme deux cratères plus petits; à l'Ouest et au Nord, cette mer est bordée par deux belles chaînes de montagnes qui tombent sur elle presque à pic: les monts du Caucase d'une part et de l'autre cette saisissante chaîne des Alpes dont les arêtes projettent dans la plaine des ombres aiguës et démesurées, et qui est coupée dans son milieu par une immense vallée rectiligne, brèche taillée dans la montagne par le glaive de quelque paladin céleste. Le sommet des Alpes lunaires, qui s'appelle, comme de raison, le Mont-Blanc, n'a que 3.618 mètres. 1.200 mètres de moins que le nôtre, et ainsi se trouve respecté--une fois n'est pas coutume--le sens de la hiérarchie.

C'est ainsi que, grâce à la patiente habileté de M. Le Morvan et de ses devanciers, nous pouvons aujourd'hui admirer, aussi bien que si nous les visitons l'alpenstock à la main, les magiques horizons de notre soeur la Lune. Ils sont assez beaux, dans leur sauvage grandeur, pour ne point désillusionner les plus romanesques pêcheurs de Lune, car il n'est pas sans doute sur la Terre de paysages aussi magnifiques. Ce qui les rend plus attachants encore et plus mélancoliques, c'est que nul être vivant et pensant ne parcourt leurs étranges solitudes, puisque toute atmosphère sensible est bannie de la Lune. Celle-ci a déjà fourni aux hommes bien des images et bien des symboles: son fin croissant sert d'emblème et d'ornement aux déesses célestes et humaines. Aujourd'hui elle nous montre la solution rationnelle de la question sociale, du mal de vivre, puisqu'elle a supprimé spirituellement les habitants qui rampaient à sa surface.

CHARLES NORDMANN,
astronome de l'Observatoire de Paris.



La plus éloquente des photographies prises après l'assaut des tranchées d'Andrinople: à droite sont couchés les soldats bulgares; à gauche, les soldats turcs. On voit serpenter, à l'arrière-plan, le réseau de fils de fer barbelés.--Phot. D. Karasioyanot.

IMPRESSIONS DU SIÈGE D'ANDRINOPLÉ

(EXTRAITS DU JOURNAL D'UN ASSIÉGÉ)

L'auteur du «Journal du siège d'Andrinople», dont on va lire ici les dernières pages, a longtemps représenté la France comme consul; il n'a quitté la carrière que pour devenir un fonctionnaire important de la régie ottomane des tabacs.

Son manuscrit commence à la date du 1er octobre 1912, alors qu' on sent déjà se préparer des événements graves et imminents: huit jours après se produisent, à la frontière turco-bulgare, les premières escarmouches. Pourtant on doute encore si ce sera la guerre. Le 14, le Monténégro a mis le feu aux poudres. Le 18, par les rares journaux de Constantinople qui parviennent à Andrinople, on apprend que la Bulgarie ou plutôt les alliés, ont, à leur tour, déclaré la guerre. Six jours plus tard,--dans la nuit du 24 au 25 octobre, le canon gronde sous Andrinople: c'est la première «preuve sensible» qu'on ait des hostilités. La ville est en état de siège, et bientôt investie.

La première partie du journal, jusqu'à l'armistice, ne fait guère que reproduire et confirmer les notes prises également au cours du siège par M. Marcel Cuinet, consul de France à Andrinople, que publie en ce moment le *Matin*. Aussi n'y insisterons-nous pas.

D'ailleurs, ceux qui sont enfermés dans la ville cernée ne savent rien--ou si peu de choses--touchant les opérations qui se déroulent à quelques kilomètres d'eux. A plus forte raison ignorent-ils ce qui se passe sur d'autres champs de bataille plus lointains. Seules, de brèves communications de l'état-major, erronées, mensongères, leur annoncent de temps à autre des victoires du croissant. Mais les obus et les shrapnells qui, tantôt sur un quartier, tantôt sur l'autre, les obligent maintes fois à changer d'asile, ne leur laissent aucun doute sur la continuation de la lutte implacable. Et puis, brusquement, c'est l'armistice du 3 décembre. Alors, le récit de notre assiégé se corse, devient d'un réel intérêt.

L'ARMISTICE DÉMORALISATEUR

L'auteur n'a pour les vainqueurs aucune tendresse, aucune indulgence. Il ne cherche pas, d'ailleurs, à donner le change, et même quand il écrit dans Andrinople devenue bulgare--dans Odrin--il exprime tout son sentiment avec une brutale franchise, avec une véhémence qu'on respectera, certes, tout en n'oubliant pas que la pure justice montre plus de sérénité.

Il a eu foi dans les «Jeunes Turcs», au moins en un sens. S'il concède que, politiquement, le nouveau régime a commis des fautes, il est persuadé qu'au point de vue patriotique son oeuvre a été méritoire. Il est, notamment, convaincu qu'Andrinople, fortifiée par le capitaine Mouth, du génie allemand, est parfaitement protégée, et, quoique sa connaissance profonde de l'esprit turc l'incite parfois à la défiance, il croit que les armes ottomanes ont remporté une partie des avantages qu'on a proclamés. Mais quand il voit passer, sous les yeux des assiégés qui commencent à éprouver les premières privations, les trains qui, sans stopper, s'en vont ravitailler l'ennemi, ses illusions s'écroulent:

«Si ces exigences, écrit-il, ont été imposées et acceptées, c'est que les Bulgares avaient apparemment le droit de dicter des conditions; c'est le partage des vaincus d'accepter la loi des vainqueurs.»

L'armistice, les révélations qui, à sa faveur, arrivent jusqu'aux assiégés, c'est pour eux le signal de la démoralisation. Le choléra et le typhus sont là, parmi eux:

L'eau des fleuves est polluée, la farine, le sucre, l'alcool, le sel, le pétrole, font défaut, ou, s'il arrive d'en découvrir quelques petites quantités, c'est au poids de l'or qu'il faut les payer. Les pharmacies sont dépourvues des médicaments les plus indispensables, les stocks sont épuisés, les magasins vidés. Et pendant ce temps, comme par une ironie préméditée, les trains bulgares défilent tous les jours sous nos yeux, chargés de toutes sortes de provisions pour les armées victorieuses auxquelles ils apportent «le vin, l'ivresse et l'abondance». Où veut-on en venir? Quelle fin réserve-t-on à cette ville accablée sous le poids de tant de maux? Pour peu que cela dure, la moitié des habitants d'Andrinople serviront de fossoyeurs à l'autre moitié...

... Les jours commencent à nous peser terriblement. Jamais, à aucun moment de ce siège, nous n'avons éprouvé un tel sentiment d'oppression et de lassitude. Au début, on suivait les événements avec un intérêt mêlé d'une certaine curiosité. Plus tard, on était dominé par cette anxiété qui naît de l'imprévu et qui tient une si large place dans les préoccupations des gens livrés à eux-mêmes. Pendant la période du bombardement, on était encore soutenu par ces alertes qu'engendre l'action et qui font espérer une solution prochaine. Mais voilà près d'un mois que, toute opération de guerre ayant cessé, nous restons immobiles, l'arme au pied, livrés à toutes les incertitudes, plongés dans les ténèbres de l'inconnu, sans que l'on puisse prévoir un terme quelconque à cette situation angoissante.

Les hostilités ont repris. Mais, du 1er au 24 mars, «les assiégeants ne donnent plus signe de vie». On est toujours dans l'ignorance absolue de ce qui se passe au dehors, et c'est avec une stupéfaction profonde, sans y rien comprendre, que, dans la nuit du 24, on entend soudain le canon de nouveau tonner. Pourtant, on soupçonne bien vite que cette reprise d'activité n'est autre chose que le signal de l'assaut final où va succomber Andrinople. Voici, sur cette phase décisive de la guerre, les impressions de «l'assiégé».

LA REDDITION

Cependant, dans la nuit du 24 mars, une canonnade effroyable éclate sur tous les points de l'horizon. On bombarde à fond toutes les forteresses; la terre en est secouée, les maisons tremblent sur leurs bases. On se rend compte que les assiégeants livrent leur suprême attaque et qu'ils veulent en finir.

Le formidable duel d'artillerie qui vient de s'engager dure toute la journée du 24 et toute la nuit du 25. Quelques obus--peu--tombent en ville; mais, autour d'Andrinople, c'est une fournaise ardente, un tonnerre ininterrompu; à travers la basse dominante du canon, on perçoit distinctement le bruit mat de la fusillade et le crépitement strident des mitrailleuses déchirant l'air comme des coups de crécelle. Et cela ne s'arrête pas un instant; c'est bien le glas funèbre annonçant la lutte à mort, le choc de deux races qui s'entre-tuent avec l'énergie du désespoir.

Le 26, c'est le même acharnement, le même déluge de feu. Vers 7 heures du matin, on vient nous annoncer que la cavalerie bulgare est entrée en ville du côté du Kaïk et de Stamboul-Yolou (la route de Constantinople). En même temps, nous apercevons de longues colonnes de fumée au nord-est et des lueurs d'incendie qui rougissent l'horizon; ce sont les casernes qui flambent et les ponts qui sautent; les Turcs essaient, dit-on, de détruire leurs ouvrages de défense. Une terrible explosion nous annonce que les poudrières n'existent plus. A 9 heures 1/4, on aperçoit, à la stupéfaction générale, le drapeau blanc flotter sur le mât de la forteresse de Hadirlik, quartier général de Choukri pacha. Par suite de quelles circonstances ce soldat intraitable a-t-il été amené à céder? Pas plus tard que la veille, il parlait de tenir trente ou quarante jours encore. Comment cette volonté de fer a-t-elle plié au point d'accepter aujourd'hui ce qu'elle repoussait hier avec indignation?

L'explication nous vient d'elle-même. A la porte de l'établissement qui nous abrite, nous voyons des soldats débandés, sans armes, sans munitions et demandant asile. Ils meurent de faim. Ils nous racontent qu'après avoir subi deux jours durant le feu meurtrier des batteries ennemies les soldats placés aux avant-postes se rabattirent sur les forts de Kavkaz, de Karaguez-Tépé et d'Aïvas-Tépé, trois positions des plus importantes. Là, ils jetèrent la

démoralisation parmi les troupes qui tenaient encore. Exténués de fatigue, épuisés par la faim, décimés par des attaques furieuses et succombant sous le nombre des assaillants, ces malheureux furent saisis de panique et lâchèrent pied. Leurs propres officiers leur donnèrent le signal d'un sauve-qui-peut général. Alors, on vit ce spectacle lamentable de bataillons entiers se sauvant à travers champs, jetant leurs armes ou les vendant contre un morceau de pain, pénétrant en ville pour cambrioler les boutiques et les maisons, et livrant une place forte de premier ordre à l'ennemi, qui croyait ne pouvoir l'emporter finalement qu'au prix des plus grands sacrifices.



La cavalerie bulgare pénétrant dans les faubourgs d'Andrinople.

Phot. D. Karastoyanof.

--On ne se bat plus avec de tels soldats, se serait écrié Choukri pacha, dès qu'il eut connaissance de ces faits.

Il fit aussitôt arborer le drapeau parlementaire et accepta la capitulation sans conditions.

LES VAINQUEURS DANS LA VILLE

Dès les 7 heures du matin, la cavalerie bulgare et serbe occupa la rue centrale, le konak, le commandement militaire et la municipalité. Elle était accourue, au triple galop de ses chevaux, de Bochnakeui, du Kaïk et de Stamboul-Yolou.

Autour de ces escadrons, c'est un empressement général, un enthousiasme indescriptible. Grecs, Juifs, Arméniens, tous ceux qui rampaient hier encore aux pieds des Turcs poussent aujourd'hui des clameurs de joie et saluent de leurs ovations les troupes de leur nouveau César.

A 10 heures, la 2^e division d'infanterie, commandée par le général Vasof, débouche des hauts quartiers, musique en tête, enseignes déployées. Trois drapeaux turcs, historiés de versets du Coran richement brodés sur fond de soie verte et rouge, figurent au premier rang. Le général Vasof caracole au milieu d'un nombreux état-major et répond d'un air radieux aux acclamations frénétiques des ci-devant *rayas*. Ses soldats sont lourds, massifs, engoncés dans des uniformes décolorés; la plupart portent la barbe; sur leur physionomie dure, farouche, les longs mois de ce siège ont imprimé une sorte de patine cuivrée. Ils marchent d'un pas ferme et d'une allure martiale. Et il en vient, il en vient... on dirait des hordes accourues des steppes lointaines ou des bandes de guérillas organisées en milices. Quelques bataillons défilent en chantant l'hymne national, portant au bout de leur fusil un bouquet de buis simulant la palme des vainqueurs. Cette armée est suivie d'une foule de volontaires chrétiens, de comitadjis, de francs-tireurs, revêtus des costumes les plus fantaisistes. Ce sont ses plus précieux auxiliaires; après lui avoir servi de guides, ils vont lui servir de délateurs.

Ce défilé dure toute la matinée; les rangs une fois rompus, fous ces hommes se répandent dans les cabarets, les guinguettes et se livrent à de copieuses libations en chantant des mélées de leur pays.

C'est assez pour le premier jour de triomphe; mais, le lendemain; quel réveil terrible! Les Bulgares tiennent leur proie, mais ils lui feront payer cher sa folle résistance. Pendant trois jours consécutifs, la ville est mise à sac. Les maisons turques, particulièrement, sont livrées au pillage d'une soldatesque brutale qui ne respire que haine et vengeance. Partout où l'on aperçoit aux fenêtres ces sortes de jalousies grillagées qui cachent les femmes musulmanes aux regards indiscrets, les portes sont enfoncées à coups de crosse de fusil. Adieu la claustration des harems, l'ombre des gynécées! On se vautre dans la débauche, on tue, on fait main basse sur tout ce qui tombe sous la main, bijoux, tapis,

vêtements, glaces, on brise les meubles qu'on ne peut pas transporter. Des proxénètes, juifs, arméniens, grecs surtout, des mégères de quartier conduisent ces orgies furieuses et font leur part de profit.

VERS LE CHARNIER DE LA TOUNDJA

Par les rues, on voit passer de longs convois de prisonniers, leurs officiers en tête; ils sont hâves, mornes, décharnés par un long jeûne. On les conduit comme un vil bétail, à coups de crosse, de poing, à coups de botte; ou parque tous ces misérables à l'endroit connu sous le nom de Vieux Sérail, sorte de bois situé sur la Toundja, bois de la ville, et là on les laissera mourir de froid ou d'inanition, à moins qu'une balle ne vienne mettre un terme à leurs souffrances; leurs cadavres, laissés sans sépulture, s'amoncellent de jour en jour, au point de devenir un danger pour la salubrité publique. Et, de fait, le choléra est de nouveau dans nos murs.

Le nombre des soldats qui ont défendu la place est connu. Il faut au vainqueur 40.000 ou 50.000 prisonniers, en escomptant les pertes subies. Quelques-uns, ne prévoyant que trop le sort qui les attend, essaient de s'enfuir ou de, se cacher. Malheur à ceux qu'on rattrape comme à ceux qui leur donnent asile! Sur la moindre dénonciation, partout où l'on suspecte la présence d'un prisonnier, la maison est fouillée de fond en comble, le fuyard arrêté avec son complice et tous deux passés par les armes. C'est la chasse à l'homme, ou plutôt au Turc, avec des raffinements de cruauté. De jour, de nuit, on entend un roulement de manlicher: ce sont des exécutions. Les corps sont jetés par les rues, par les champs, dans les fleuves. J'en ai vu bon nombre le long de la route de Karagatch.

Et, comme dans les drames les plus sombres, on rencontre ici la note comique; je remarque qu'un des premiers actes des nouveaux occupants a été de proscrire l'usage du fez. Ceux qui persistent à le porter sont battus, arrêtés comme suspects, leur calotte est déchirée et jetée aux quatre vents. Et comme Andrinople est complètement turque du côté de l'occiput, comme il est impossible de se procurer du jour au lendemain des chapeaux en nombre suffisant pour coiffer une population aussi nombreuse, on est obligé de s'ingénier; on fabrique des bonnets, des kalpaks, on se procure de vieux chapeaux de paille, on se campe sur la tête toutes sortes de coiffures hétéroclites qui ne laissent pas de donner à la foule un certain air de carnaval. Et voilà comment Andrinople a eu son chapitre de chapeaux.

La prise de cette citadelle a coûté aux Bulgares 8.000 à 10.000 hommes, d'aucuns prétendent 15.000. Ces pertes eussent été certainement beaucoup plus considérables si les Turcs n'avaient pas déserté au dernier moment leur poste d'honneur et livré lâchement les plus fortes positions à l'ennemi qui s'en empara sans coup férir.

Choukri pacha est prisonnier de guerre: il a rendu son épée. Le roi Ferdinand, arrivé incognito deux jours après la prise de la place, exprima le désir de le voir, et, lorsque ce général fut introduit en sa présence, il lui serra la main et lui rendit son arme, en le félicitant de sa belle conduite. C'est un beau geste! On s'honore soi-même en honorant un ennemi courageux.

Mais un autre trait fait contraste. Le lendemain de l'entrée des Bulgares, comme je me rendais au quartier général pour demander l'autorisation de télégraphier à Paris et à Londres, j'aperçus dans une salle basse Choukri pacha entouré de son état-major. Le général me reconnut, se leva et me salua très aimablement; un grand air de tristesse était répandu sur sa physionomie; il n'était pas difficile de comprendre son état d'âme. En voyant ce soldat trahi par le sort, je ne pus me défendre d'un certain sentiment de compassion; je me découvris et lui rendis respectueusement son salut.

Tout aussitôt, un officier supérieur--un géant--se précipita vers moi en me criant d'une voix éraillée, dans un mauvais français:

--Non, non... pas ça... défendu... pas permis.

--Pardon, monsieur, lui répondis-je poliment, il est toujours permis de saluer le courage malheureux.

«ANDRINOPE EST EN LIESSE»

En attendant, Andrinople est en liesse,--en liesse sincère, ou forcée? Des drapeaux bulgares flottent sur toutes les maisons, les caractères cyrilliques surmontent toutes les administrations publiques, la langue du conquérant sonne partout. Les vivres arrivent en abondance, la vie domestique l'entre peu

à peu dans ses limites normales.

Et cependant une angoisse universelle étreint tous les coeurs. Les bandes de soldats qui circulent en armes, les arrestations, les perquisitions, les dénonciations, les exécutions glacent les sentiments de la population, qui les refoule dans le secret de son âme ou les masque sous les dehors de l'enthousiasme ou de l'indifférence: la, peur est la mère de la prudence.

Les Grecs eux-mêmes commencent à déchanter. Une sourde hostilité se manifeste déjà à leur égard. L'enthousiasme des premiers jours a fait place à une certaine méfiance. Chacun sent que ses libertés sont, en péril, que la délivrance coûte cher et que les souffrances du siège ont été remplacées par le règne de la terreur rouge; car les tueries continuent, les exécutions se font en masse, le sang coule à torrents.

Les officiers, les chefs, se rendent bien compte des excès commis; ils les déplorent, mais se déclarent incapables de les réprimer. «Ces excès, disent-ils, sont inévitables chez une armée victorieuse qui a beaucoup souffert.»

C'est une explication, ce n'est pas une excuse. Je garde toujours le sentiment que l'élimination de l'élément musulman dans cette partie de la nouvelle Bulgarie est une idée préméditée qui dépasse les limites des représailles de guerre. Deux races séparées par des haines séculaires ne peuvent pas occuper la même terre.

Je ne saurais passer sous silence la belle tenue, des contingents serbes entrés dans la ville; elle contraste singulièrement avec celle de leurs alliés. La dignité, la politesse, les manières courtoises des officiers ont été remarquées de toute la population et leur ont attiré les sympathies générales. Il est vrai qu'une certaine tension règne entre Bulgares et Serbes. Ces derniers cachent à peine leurs sentiments de réprobation pour les excès qui se commettent et il n'est pas rare de voir des rixes éclater entre les soldats des deux camps.



Entrée des vainqueurs.--Phot. D. Karastoyanof.

Le journal se termine sur cette indication d'un dissentiment qu'on a signalé déjà et qui s'est traduit, notamment, dans les discussions auxquelles a donné lieu le récit de la capture de Choukri pacha.

Nous avons publié, impartialement, de cet épisode mémorable de la guerre balkanique, les deux versions, celle des Bulgares et celle des Serbes, n'ayant pas les éléments suffisants pour prendre parti dans cette querelle. Nous devons ajouter, guidés toujours par le même sentiment, qu'au cours d'une interview qu'il accordait, la semaine dernière, au moment où nous paraissions, à un groupe de journalistes de diverses nationalités, interview dont notre excellent confrère Ludovic Naudeau a rendu compte dans le *Journal*, Choukri pacha lui-même a déclaré s'être remis aux mains des Bulgares. Mais son affirmation suffira-t-elle à départager des rivaux si ardents?

Qu'il soit décidément difficile d'écrire l'histoire, on s'en rend compte dès qu'on recueille et confronte les témoignages les plus dignes de foi. Dans ce récit, par exemple, auquel nous nous sommes fait scrupule de conserver tout son caractère, de laisser son allure si vive et très certainement partiale--mais essayons, pour le comprendre, de nous placer dans l'état d'esprit de son auteur, après six mois d'inquiétudes et de privations--dans ce récit, plus d'un trait, sans doute, prêtera à la discussion. C'est ainsi que Choukri pacha a, par avance, répondu au reproche de lâcheté adressé à ses soldats. Au cours de la même interview dont nous venons de parler, comme on lui posait une question sur ce point, il s'écriait: «Ne dites pas de mal de nos soldats! Les pauvres gens!» Et les Bulgares, de leur côté, n'ont laissé passer aucune occasion de protester que leurs soldats n'ont pas commis les excès qu'on leur impute plus haut. Qu'il y ait eu, parmi ces troupes enivrées de leur victoire, des défaillances, elles étaient inévitables. Mais très vite, selon la parole que

recueillit notre collaborateur Gustave Babin et qu'il a rapportée ici, «la menace de pendaisons haut et court fit tout rentrer dans l'ordre». Le commandement bulgare, qui a donné par ailleurs tant de preuves de sa culture, de son humanité n'eût pu, sans manquer à l'un de ses devoirs les plus sacrés, laisser se prolonger le désordre.

AU COEUR DE L'ALBANIE

NOTES DE VOYAGE D'UN JOURNALISTE AMÉRICAIN,
PUBLIÉES PAR ARRANGEMENT SPÉCIAL AVEC «THE CHICAGO DAILY
NEWS»

III

Nous donnons ici la dernière partie du récit du voyage de M. Paul Scott Mowrer à travers l'Albanie. Il se termina à Durazzo, où notre confrère fut mis au courant d'une petite conspiration locale, un peu puérile et qui semble n'avoir pas eu de suite, mais qui nous renseigne de probante façon sur les sentiments des Serbes à l'égard de l'Autriche.

D'ELBASSAN À DURAZZO

En l'absence de quoi que ce soit qui ressemble à une route, les voitures et chariots sont inconnus dans cette partie de l'Albanie. Tout voyage, tout transport commercial se fait à dos de cheval. Une caravane part d'Elbassan pour Durazzo à peu près tous les jours. Elle amène au port un chargement de peaux et d'olives, elle en ramène toutes les denrées que les caboteurs autrichiens et italiens ont débarquées pour le commerce du haut pays. En été, la descente peut se faire en quarante-huit heures. Mais, à présent que les journées sont courtes, que la vallée est à moitié inondée, que toute marche est impossible dans les ténèbres, il faut compter sur trois jours de voyage.

La route de Durazzo suit une agréable et large vallée où coule la même rivière torrentueuse qui nous donna tant de tracas dans la montagne. Aussi bien, n'y a-t-il plus de montagnes ici. Leurs sommets neigeux s'estompent de plus en plus dans le ciel oriental et finalement disparaissent. La vallée s'étale en une plaine marécageuse que limitent à l'horizon, tant à droite qu'à gauche, de légères collines où se marquent le gris des bosquets d'oliviers et les dés blancs de quelques maisons albanaises.

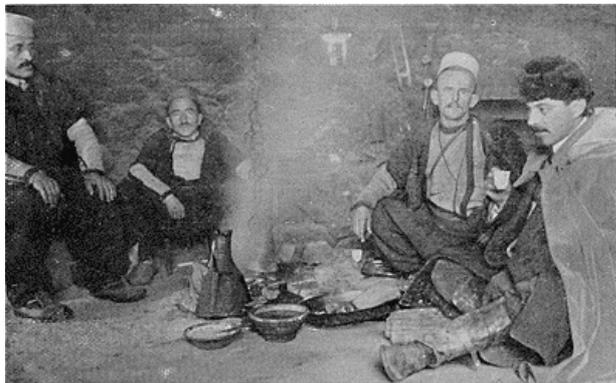
Alors que dans la montagne nous ne rencontrions quasi personne, ici les passants sont moins rares. Voici une troupe de bûcherons qui vont dans le hallier manier leur large hache turque. Voici un Albanais de haute taille, à la barbe blanche, aux yeux ardents, suivi de trois femmes que ploient de lourds ballots. Lui, passe à longues enjambées, tout droit et sans nous voir. Mais les femmes, dont les petits pieds roses sont nus à cause de la boue, les enfoncent résolument dans le bourbier afin que nous n'en ayons pas une vue trop indiscreète.

Le soir même nous atteignîmes la petite ville de Petchine, où d'abord nous fûmes appréhendés au corps et ensuite traités avec grande courtoisie par les quarante ou cinquante Serbes qui formaient la garnison. Le chef de la police locale était un Macédonien serbe qui avait passé nombre d'années aux États-Unis, où il avait tenu une boutique d'épicerie dans un quartier industriel de Saint-Louis. La guerre l'avait ramené dans les Balkans. Quand nos chevaux de bât furent arrivés et qu'il découvrit parmi les bagages les vieux fusils albanais qui nous avaient été offerts en souvenir, il se mit tout de go à battre nos conducteurs pour avoir enfreint la loi militaire qui interdit le transport des armes. Mais au même moment nous survînmes, et, comme nous lui apprîmes qui nous étions, il devint aussitôt fort aimable et nous procura une chambre pour la nuit. Un colporteur juif en occupait déjà l'unique couchette. Nous dûmes donc nous résoudre à étendre sur le sol nos peaux de mouton et nos couvertures. Nous nous couchâmes sans avoir soupe, tant nous étions harassés de fatigue.

Le lendemain matin, on se mit en route à la pointe du jour pour arriver vers 3 heures dans la florissante cité de Kavaya. Là, comme tout le long de la côte turque, la majorité de la population est grecque. Nous fûmes reçus dans la principale famille de Kavaya. Elle est précisément d'origine grecque; mais ses membres se disent Albanais parce qu'ils sont nés dans le pays et qu'ils en parlent la langue. Lorsque les Serbes arrivèrent dans la ville, ils racontèrent à

ces gens-là que le projet d'indépendance albanaise était abandonné. Nos Grecs s'étaient alors empressés d'exprimer leur ardent désir de voir désormais leur pays faire partie intégrante du royaume de Serbie. Ils avaient obtenu, de la sorte, foule de privilèges qui, autrement, ne leur auraient certes pas été octroyés. Et maintenant, nous arrivions avec la nouvelle, toute fraîche pour eux, que les puissances avaient résolu d'affranchir l'Albanie. Ainsi ils avaient donc commis la plus lourde des fautes en liant leur sort à celui des Serbes et en suscitant la jalousie des Albanais. J'ai rarement vu personnes plus déconcertées. «Mais, s'écriaient-ils, il n'y a pas un seul habitant de l'Albanie qui désire l'autonomie!» Nous, nous pensions aux fiers montagnards dont nous avions naguère traversé le domaine et nous nous taisions.

«N'avez-vous pas entendu parler, continuaient-ils, de la grande pétition nationale de Durazzo, qui prie les puissances de remettre le pays à la Serbie? Interrogez qui vous voudrez, et vous verrez que ce que nous disons est vrai.»



Halte dans une auberge albanaise, à Petchine.

Nous interrogeâmes dans la suite et nous apprîmes, comme nous nous y attendions d'ailleurs, que la population de Durazzo est grecque plus qu'à moitié. Cela nous donna une idée de ce que pouvait valoir la pétition.

Néanmoins, dans l'argumentation de ces hommes épouvantés, un point nous impressionna. Chrétiens, ils sont naturellement Grecs orthodoxes, et beaucoup d'Albanais sont aussi Grecs orthodoxes, et d'autres sont catholiques romains. «Or, disent-ils, si l'Albanie arrive à se gouverner elle-même, les musulmans, qui s'y trouvent en majorité, contraindront le pouvoir à opprimer la population chrétienne.» Je ne doute pas que ceci soit exact, car ces mahométans d'Albanie sont notoirement fanatiques.

La route de Kavaya à Durazzo mène d'abord à travers des marécages où nous pataugeâmes la moitié du temps dans trois pouces à un pied d'eau. Il y avait quantité d'oiseaux de marais et, à notre droite, par-dessus les roseaux, nous pouvions voir au loin la fumée de quelque vapeur longeant la côte adriatique. Les deux dernières heures, nous avons marché au bord même de la mer. Sur le sable dru du rivage, nous contournâmes la baie; puis nous franchîmes un dernier marécage qui sépare de la terre ferme le groupe de collines sur lesquelles est bâti Durazzo.

Nous fûmes arrêtés aux avant-postes serbes et dûmes exhiber nos papiers. Ensuite, nous dépassâmes une troupe d'environ trente filles et femmes bohémiennes qui portaient à la ville de longs et lourds fagots. Quelques-unes étaient presque nues, d'autres ne semblaient avoir sur elles que leur canezou ouaté et leurs pantalons-sacs de calicot. Quand nous nous retournâmes, elles se reposaient, accroupies au milieu de la route, caquetaient, allumaient des cigarettes.



Traversée d'une rivière près de Kavaya.

Dix minutes encore, et nous avons atteint les confins de la ville. Là s'élève une mosquée et tout autour s'étend un cimetière mahométan. Toute une compagnie serbe y était installée. Les uns étaient en pans de chemise; les autres, assis sur la pierre des tombeaux, s'étaient mis nus jusqu'à la ceinture. C'est à peine s'ils nous remarquèrent tant ils étaient occupés à blasphémer, à se gratter et à cueillir, dans leurs vêtements, la vermine qui s'y était logée.

LE GRAND COMLOT SERBO-AMÉRICAIN DE DURAZZO

Et j'en arrive maintenant à l'histoire du grand complot serbo-américain de Durazzo. Je dis serbo-américain parce que, en réalité, le promoteur de ce stupéfiant projet, conçu pour sauver l'Albanie des griffes perfides de l'Europe, est un citoyen de l'Union, M. Gopcevic, de San-Francisco (Californie).

M. Gopcevic est né à Cattaro de Dalmatie voici plus de soixante années. Ses parents l'emmenèrent tout enfant encore en Amérique, et il y a passé à peu près sa vie tout entière. Quand les Balkans se mirent en branle et quand l'appel de la trompette eut retenti aux oreilles de tous les Slaves en quelque endroit du monde qu'ils fussent, M. Gopcevic ne put pas résister. Il prit train et bateau, partit pour la Serbie, bien résolu à porter aide à ses compatriotes. S'étant rendu compte qu'en Macédoine il ne pourrait guère être fort utile, il regagna l'Autriche et s'embarqua pour Durazzo. Dans le même temps, les Serbes s'y établissaient. Le colonel Boulitch, le commandant de la place, fut ravi de recevoir un conseiller aussi capable et le nomma tout de suite chef de la Croix-Rouge.



Le «gouvernement autonome» de Durazzo.

De gauche à droite: major A. Pesitch, chef de l'état-major; colonel D. Boulitch, gouverneur militaire; évêque Jacob, ministre du Culte et de l'Instruction publique; B. Gopcevic, ministre de la Marine; capitaine M. Dinitch, ministre des Affaires étrangères.

Puis vint la désolante nouvelle que l'Italie et l'Autriche, et mainte autre puissance, s'opposeraient à l'occupation de Durazzo par la Serbie.

Elles exercèrent en fait une telle pression sur le gouvernement serbe que celui-ci ordonna, au colonel Boulitch de s'éloigner de la côte le plus tôt qu'il pourrait. On n'aurait pas pu mieux trouver pour décourager et démoraliser la poignée d'officiers patriotes qui, au cours de l'hiver, venaient de franchir les Alpes albanaises avec un régiment tout entier, avec l'évident désir de donner à leur patrie un débouché commercial sur l'Adriatique.

C'est alors qu'intervint M. Gopcevic. Il proposa à ces hommes égarés par le désespoir de proclamer et d'organiser eux-mêmes l'autonomie du territoire qu'ils occupaient. Il fut acclamé. L'on ne songeait plus qu'à un chose: ne pas abandonner cette conquête qui avait coûté tant d'efforts et de privations.

Le plus pressé était de constituer un gouvernement provisoire. Il s'agissait de mettre l'Europe devant le fait accompli.

Après quelque débat, l'on s'arrêta à l'organisation suivante: colonel D. Boulitch, gouverneur militaire; major A. Pesitch, chef d'état-major général; capitaine M. Dinitch, ministre des Affaires étrangères; Mgr Jacob, évêque orthodoxe de Durazzo, ministre du Culte et de l'Instruction publique; et, enfin, M. Gopcevic, ministre de la Marine.

Le lendemain de notre arrivée dans cette petite ville indolente, avec ses maisons grecques badigeonnées de bleu-azur, ses grands entrepôts, sa rade où les petits voiliers font la navette entre la plage et les vapeurs à l'ancre,--ce jour-

là, pour la première fois, M. Gopcevic promenait son nouvel uniforme. Des bateliers et des portefaix déchargeaient des sacs de sucre, amenés d'un paquebot mouillé à quatre cents mètres de la côte. A la déférence que ces hommes témoignaient au passage à notre ministre, on sentait que Durazzo attendait de lui et de son habileté le succès de la grande entreprise.

Le jour suivant fut un jour de fête orthodoxe en l'honneur de saint Sava. Le matin, nous nous promenâmes sur les collines qui dominent la ville et où la toile des petites tentes militaires palpitait dans la brise marine. On a établi le camp sur la hauteur pour soustraire les hommes aux fièvres paludéennes. Nous visitâmes les ruines de la citadelle médiévale, relique des temps lointains où Venise était reine de l'Adriatique. De cette hauteur, nous pouvions voir très nettement s'avancer sous l'eau verte le long récif, autrefois promontoire, et qui avait fait de Durazzo un port bien supérieur à tout ce qu'il est aujourd'hui. Deux fois, dans le passé, s'élevèrent ici des cités prospères; chaque fois, un tremblement de terre les détruisit. Et, bien que M. Gopcevic ait le noble projet de draguer la baie, de combler les marais pestilentiels et de construire un port d'après des plans américains, il est peu probable qu'il rende jamais à la ville sa prééminence abolie.

L'après-midi, nous nous présentâmes nous-mêmes au quartier général, où nous prîmes part à un banquet officiel. On avait invité aussi un certain nombre de notables grecs avec leurs femmes.

Nous bûmes au roi Pierre, à son royaume, à la chute de l'empire ottoman et à la confusion des ennemis de la Serbie. Déjà la conversation s'orientait dangereusement vers l'Autriche et l'agression autrichienne.

Le colonel Boulitch, en une harangue improvisée, dénonça «cet autre ennemi de la patrie, qu'il ne voulait pas nommer». Il dit que, «un jour, il faudrait en finir», et, dans un beau mouvement dramatique, le colonel nous donna le spectacle d'un homme qui fait feu à droite et puis qui fait feu à gauche.

Le speech eut un grand succès. Toute la tablée applaudit, cria bravo. Un capitaine, plus échauffé encore, abandonna toute contrainte et cria à tue-tête: «A bas l'Autriche!»

Le jour suivant, nous nous embarquâmes sur le paquebot italien *Molfetta*, pour Antivari, le Monténégro et le théâtre de la guerre monténégrine. La même nuit, le capitaine Dinitch, qui est, rappelez-vous, ministre des Affaires étrangères dans le gouvernement provisoire de l'État autonome d'Albanie, capitale Durazzo,--le capitaine Dinitch parlait, en «mission spéciale et secrète», à bord d'un caboteur, pour Salonique. De là, il comptait gagner la Serbie par chemin de fer.

Il eût été plus court de s'embarquer avec nous et d'atteindre Belgrade par l'Autriche. Mais, pour quelque raison mystérieuse, le capitaine ne semblait pas avoir très grande envie de fouler, pour le moment, le sol autrichien.

PAUL SCOTT MOWRER.

FIN DE LA RÉSISTANCE ARABE EN TRIPOLITAINE

Les chaleureuses sympathies que notre collaborateur Georges Rémond conquit au cours de son séjour aux camps turco-arabes de Tripolitaine avaient survécu, très vivaces, à son départ; aussi, tout naturellement, quand la Turquie, la paix signée, eut retiré ses troupes des rives d'Afrique, les Arabes, décidés à opposer jusqu'au bout aux armes italiennes une résistance opiniâtre, se tournèrent vers le journal qui avait rendu de leurs premiers exploits un compte fidèle. Et, par toute une série de lettres ou de dépêches, nous fûmes tenus au courant des divers incidents qui marquèrent les suprêmes tentatives des Tripolitains pour conserver leur indépendance.

C'était déjà presque une prouesse que de faire parvenir en France ces nouvelles. Tous les quatre ou cinq jours, les dépêches, transmises par fil de Kasr Yffren à Nalout, localité située à 45 kilomètres de Dehibat, étaient apportées jusqu'à ce poste tunisien, d'où elles étaient transmises de nouveau télégraphiquement. Malheureusement, et quoique tant de constance et d'énergie fussent pour nous toucher, ces correspondances ne rentraient guère dans le cadre de notre journal, et il nous fut impossible de les accueillir.

Quoi qu'il en soit, voici ce qui s'était passé au cours des derniers mois:

Partant de ce principe que, «en retirant ses troupes de la Tripolitaine, le gouvernement ottoman avait laissé aux Tripolitains l'autonomie absolue», un

cheik «grand et vénéré», disait l'une des correspondances, Suleïman Barouni bey, député du Djebel tripolitain à la Chambre ottomane, s'était proclamé «président de la libre Tripolitaine». Il avait réuni, assurait-on, 16.000 guerriers environ, partagés en plusieurs corps, tous vigoureux, tous bien armés, bien fournis de cartouches, et avait entamé la lutte.

Il apparaît bien que Suleïman Barouni a, en maintes circonstances, inquiété les Italiens, et même remporté certains avantages. La disette, cependant,--la famine même, allait avoir raison de cette résistance désespérée. Les dernières correspondances qui nous parvinrent, en effet, contenaient à l'adresse du gouvernement français des récriminations, des plaintes véhémentes. Car les autorités françaises en Tunisie--et cela montre jusqu'où fut poussé par la France le scrupule de conserver, dans cette guerre, une stricte neutralité--les autorités, disons-nous, veillèrent énergiquement à empêcher, par le territoire tunisien, tout transit de marchandises.

Les privations, auxquelles fut alors soumise une population sans doute moins affermie en son patriotisme que ne l'était le cheik qui la conduisait, triomphèrent de l'héroïsme agissant de Suleïman Barouni. Après avoir subi plusieurs échecs, il comprit que la résistance ne pouvait plus désormais se prolonger, et il se résolut à traiter.

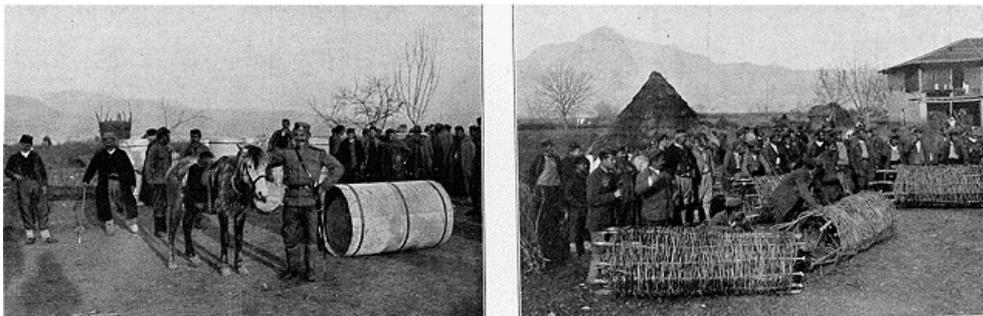


Le «président de la libre Tripolitaine» (coiffé du fez), en Tunisie.

Phot. prise à Foum Tataouine, par le Dr Razon.

Dans le dessein d'arrêter les conditions auxquelles il pourrait remettre à l'Italie le sud de la Tripolitaine, il se rendait à Tunis. C'est au cours de ce voyage, et comme il passait, le 8 avril dernier, à Foum Tataouine, que fut pris le cliché que nous reproduisons ici et qui montre, sous le costume turc qu'il avait adopté, le dernier champion de l'indépendance tripolitaine. On voit près de lui le cadî de Tataouine, homme tout loyal et fidèle ami de la France.

Maintenant, Suleïman Barouni trouvera-t-il à engager les pourparlers qu'il souhaite. Il est peu probable que l'Italie s'y prête. Et dans ce cas, quelle sera dans l'avenir l'attitude du cheik?



L'INFANTRIE MONTÉNÉGRINE AU SIÈGE DE SCUTARI.

--Tonneaux et gabions remplis de sable et de gravier que les assaillants roulaient devant eux pour se protéger en avançant.

LA PRISE DE SCUTARI

Mercredi dernier, à 2 heures du matin, une salve de vingt et un coups de canon, que les artilleurs durent servir avec quel enthousiasme! annonçait à

Cettigne la chute de Scutari, tombée à minuit, après six mois bientôt de résistance--un peu plus qu'Andrinople--aux mains des Monténégrins. C'est une conquête enlevée au prix d'un effort plus méritoire sans doute et plus digne d'admiration encore que ne le furent celles de Salonique, de Janina et d'Andrinople même, si l'on envisage la faiblesse comparative de l'armée du roi Nicolas commandée en chef par le général Yanko Voukotitch, dépourvue des puissants moyens d'action qu'avaient à leur disposition les autres armées alliées et manquant notamment d'artillerie de siège.

Nous avons, au début de la campagne, dit avec quel héroïsme, quelle frénésie patriotique, on peut bien dire, les Monténégrins s'étaient jetés à l'assaut de Taraboch, le vrai rempart de Scutari, la mieux fortifiée, peut-être, de toutes les positions turques, une colline de 600 mètres de hauteur, armée avec toutes les ressources modernes, abondamment pourvue de canons et de munitions, qu'il fallut plus tard conquérir pied à pied, au prix de sanglants efforts.

Et puis, quelle constance n'a-t-il pas fallu au roi Nicolas pour s'acharner contre cette place.

Au milieu de novembre, les Serbes, après avoir concouru à l'action contre Saint-Jean de Medua et Alessio, étaient venus participer au blocus de Scutari, que les Monténégrins, réduits à leurs propres forces--au début de la guerre une trentaine de mille hommes, parmi lesquels les canons turcs avaient fait d'effroyables moissons--étaient incapables d'investir complètement.



Le général Yanko Voukotitch.



Essad pacha.

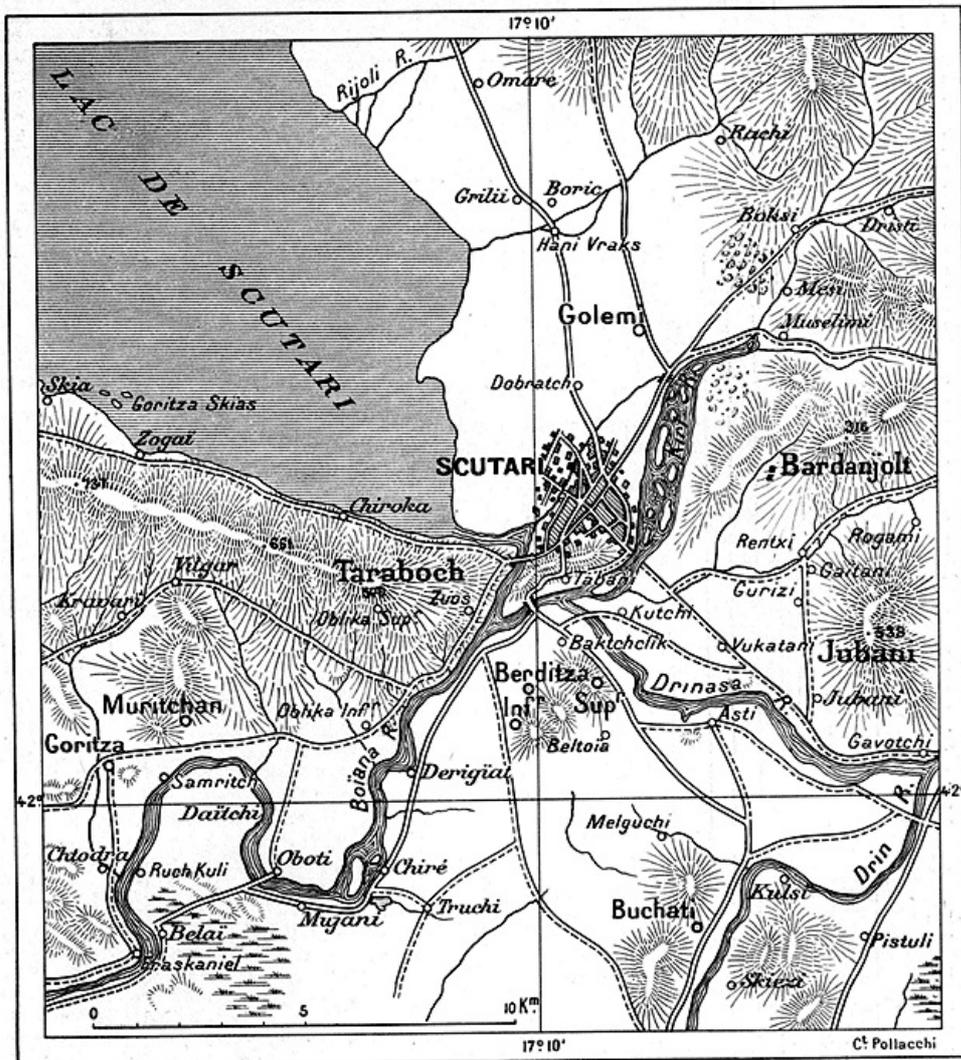
Jusqu'au début de février, ce fut une série de combats, de sorties vigoureuses des assiégés, d'attaques non moins âpres des assiégeants.

Les intempéries interrompirent, en mars, les hostilités.

Ce fut le moment que choisit l'Autriche pour intervenir, déclarer qu'elle ne permettait sous aucun prétexte l'annexion de Scutari au Monténégro, et entraîner les puissances à une action navale, à un blocus des côtes adriatiques, afin d'empêcher le ravitaillement de l'armée serbo-monténégrine. Sous cette pression, les Serbes se décidèrent à fausser compagnie à leurs alliés. Ils retirèrent leurs troupes.

Rien ne parvint à ébranler l'indomptable opiniâtreté du roi Nicolas, ni cette intervention des neutres, qui ne pouvait, selon le mot du *Temps*, être que ridicule ou odieuse, ni même les dissentiments qui se seraient produits, dit-on, au sein de son gouvernement. Sa volonté a triomphé, et la prise de Scutari couronne d'émouvante façon l'effort surhumain de ses soldats et de tout son peuple.

Il faut rendre aussi un hommage d'admiration aux deux chefs dont la collaboration intime a assuré la longue résistance de Scutari: le colonel Hassan Riza qui, avant d'être assassiné, fut l'âme de la défense au point de vue technique, et le général Essad pacha, bey albanais puissant, qui apportait à Hassan Riza l'appui de sa haute influence sur les populations albanaises de la région. Ils furent pour le général Voukotitch et ses épiques soldats des adversaires dignes d'eux et de leur stoïque constance.



Carte de Scutari et de ses approches.

CE QU'IL FAUT VOIR

GUIDE DE L'ÉTRANGER A PARIS

Ce qu'il faut voir chez nous cette semaine? Peu importe. C'est l'instant de l'année où Paris offre aux yeux du passant la plus gentille des visions: la vision de Paris lui-même. Allez, s'il pleut, visiter nos monuments, madame, ou goûter le plaisir--très parisien, je le reconnais--de vous faire écraser dans les magasins de nouveautés à la mode; mais, si le ciel est clair et le pavé sec, n'allez nulle part; restez dans la rue, et regardez la rue. Il n'y a pas une ville au monde qui donne, à cette heure, un spectacle comparable à celui-ci. Déjà tous les arbres sont verts,--plus résolument verts qu'ils ne le seront n'importe où dans quinze jours. Une gaieté de renouveau pare les gens et les choses. On marche au milieu d'une vie plus légère, et comme accélérée. Tous les cochers sont de bonne humeur et toutes les femmes sont jolies. Les femmes! Cette fin d'avril est leur triomphe. Elles n'ont pas encore renoncé aux fourrures d'hiver; aux manchons-boucliers (ou tabliers?); aux étoles dont les enroulements savants composent autour des corps un si joli attirail de défense; elles font semblant d'avoir encore un peu froid; mensonges! Sous tant de peaux de bêtes amoncelées je vois se dessiner, en silhouette légère, le «tailleur» très ajusté qui m'annonce le printemps. Il est, ce printemps parisien, la parure de toute la ville. Il met des étalages de fleurs au coin des rues, il rend plus jolis encore les groupes de midinettes dont la flânerie, un peu plus lente, égaie, à l'heure du déjeuner, les trottoirs de la rue de la Paix; il fait éclore, autour des églises, une floraison de minuscules robes blanches, et l'on ne concevrait pas qu'il passât, dans les rues, des communiantes à un autre moment de l'année que celui-ci!

*
**

Tout de même Paris aura, cette semaine, d'autres spectacles à nous montrer que celui de ses rues. Un grand poète et un grand musicien reviendront au

milieu de nous. Les admirateurs de Banville iront applaudir à la Comédie-Française ce *Riquet à la Houppe* dont la reprise mit en joie, jeudi dernier, tous les poètes. Et les admirateurs de Massenet voudront tous aller applaudir, à la Gaîté-Lyrique, une oeuvre inédite du maître, *Panurge*. Oeuvre inédite,--et la dernière qu'ait écrite l'auteur de *Werther* et de *Manon*. Massenet se réjouissait d'en donner la première représentation durant l'automne de 1912. Il mourait au milieu de l'été... Rappelons ce détail: il avait écrit sa partition sur un livret signé de deux noms: Spitzmuller et Boukay. Spitzmuller avait été prié, par Boukay, de collaborer avec lui, parce que Boukay est un homme trop occupé pour écrire tout seul, à cette heure, un livret d'opéra. On sait pourquoi. Boukay est l'anagramme de Couyba, qui signifie, en langage parlementaire: sénateur, ancien ministre du Commerce et de l'Industrie...

N'importe. L'assistance d'un collaborateur n'empêche pas qu'un ancien ministre, absorbé par son métier de législateur, n'ait eu le premier la pensée d'aller chercher dans Rabelais --pour Massenet--le sujet d'un opéra, et de travailler à cette adaptation imprévue aux heures de loisir que le Sénat lui laissait. Aimons ces faiblesses. Aimons que, dans le coeur des gens d'affaires, des hommes politiques et des savants, la science, la politique et les affaires ne soient pas tout, et que la «petite fleur bleue» continue d'y fleurir...

Et, par conséquent, aimons l'*Orchestre médical* qui, sous la direction de l'éminent Dr Richelot, dans huit jours, au Trocadéro, donnera son concours à une fête de bienfaisance. Orchestre médical! Entendez par là non pas un orchestre destiné aux malades, mais un orchestre composé de médecins. Le corps médical ne compte pas seulement, au surplus, quelques musiciens très distingués. Il a aussi ses peintres, ses sculpteurs, ses céramistes. On s'étonne qu'à l'exemple de quelques autres corporations, il n'ait pas encore son Salon!

*
**

En attendant qu'il l'inaugure, allons voir s'ouvrir, au Grand Palais, celui des Artistes français. Le plus ancien de tous... Le doyen, diront les peintres qui aiment les jeux de mots, et ne sauraient concevoir un Salon des Artistes français sans le «déjeuner du vernissage».

Ce déjeuner, pendant bien des années, fut mieux qu'une tradition et une mode; il fut une religion. La «truite sauce verte» de Ledoyen était, le jour du vernissage, l'aliment obligatoire, rituel, des *hors concours*, de leurs familles, de leurs amis,--de tous ceux qui aspiraient à la gloire de ce titre. En outre, le vernissage était un événement mondain. On s'était écrasé au restaurant; on s'écrasait aux cimaises; et sur la piste sablée du Palais de l'Industrie, autour des bronzes neufs et des plâtres frais, il y avait une autre exposition: celle des toilettes. On lançait les modes d'été que devaient consacrer, quelques semaines plus tard, les journées de Chantilly, d'Auteuil et de Longchamp.

Les étrangers ne verront plus cela. Ils trouveront encore la truite sauce verte, avec quelques peintres autour; mais ils n'assisteront, sur le lieu où s'élevait le Palais de l'Industrie, il y a vingt ans, à aucun lancement de modes nouvelles. «S'habiller pour le vernissage? Merci bien.» Voilà ce que pensent les Parisiennes d'à présent.

Leur excuse, c'est que le Vernissage des Artistes français était autrefois une chose unique. Il n'est plus aujourd'hui qu'un des dix, ou vingt, ou trente vernissages de l'année. Et puis, on ne s'habille plus à Paris... *qu'entre soi* et à huis clos; tout au plus consent-on à se mettre en frais pour le théâtre ou pour les courses. Mais quoi! une salle de première, une enceinte de pesage sont des lieux fermés aux vilains contacts de la foule, et où l'on peut sans danger montrer une robe. On est quinze cents: on est deux mille... C'est encore l'intimité.

UN PARISIEN.

LES LIVRES & LES ÉCRIVAINS

1814-1815

Depuis quarante-deux ans déjà, M. Frédéric Masson écrit sur Napoléon et son époque. Entendez qu'un érudit opiniâtre et ardent, qui est aussi un écrivain passionné jusqu'à l'éloquence, a consacré un demi-siècle de sa vie à rétablir les physionomies et à réincarner les âmes qui se croisent, se mêlent, se heurtent, à travers des événements inouïs, en un demi-siècle d'histoire. Napoléon, figure centrale et rayonnante, qui distribue de la lumière et de l'immortalité, a jeté

autour de soi comme un éternel éblouissement. M. Frédéric Masson, sans doute, s'est bien laissé éblouir par ce soleil auquel il a voué un culte enthousiaste et raisonné à la fois. Mais il n'a point pensé que ce dieu avait le pouvoir de créer d'autres dieux. Napoléon compose à lui tout seul la mythologie impériale. Il est l'unique surhomme de sa famille qui forme avec lui, en un contraste d'ombre et de faiblesse, une opposition bien pauvrement humaine.

Sur les vingt-sept ou vingt-huit volumes d'études napoléoniennes que nous a donnés M. Frédéric Masson, dix ont été publiés sous ce titre courant *Napoléon et sa famille*. Le tome dixième est paru d'hier. Il se sous-intitule 1814-1815 (1) et il est consacré à la débâcle impériale.

Note 1: *Napoléon et sa famille*, tome X, 1814-1815. Lib. Plon, 7 fr. 50.

Le drame intime et poignant et si divers, où jouent leur rôle ingrat les «napoléonides» dépossédés, n'est point cependant un drame du Bas-Empire. Les caractères n'y sont point faits pour la tragédie byzantine. Ils ne se haussent point dans le crime au delà de la trahison et peut-être serait-ce encore beaucoup trop dire pour certains. Il y a des crises de famille imprévues et surprenantes ailleurs que sur les trônes et, dans la vie de chaque jour, d'incompréhensibles abandons. Mais rarement l'on vit plus d'affolement que dans la tourmente impériale. Tandis que, à Fontainebleau, le vaincu «sent autour de son trône défaillant tourner les trahisons comme un vol de chauves-souris autour d'une lampe», la Famille en fuite passe presque tout entière, aux environs du palais: Madame Mère, l'oncle Fesch, le cardinal, le roi Joseph, la reine Julie, le roi Jérôme, la reine Catherine, nul ne s'est détourné de sa route pour venir à Fontainebleau saluer celui auquel chacun doit tout. «Certains, pour l'éviter, ont été prendre des chemins défoncés où les roues enfoncent jusqu'aux moyeux.» L'Empereur, qui vient d'assurer le sort matériel de toutes ces existences dans l'acte d'abdication, est désormais bien seul.

Seul, non point tout à fait cependant. Il reste Pauline, Paulette, la petite soeur frivole, capricieuse, insupportable, un peu détraquée, qui si souvent bouda l'Empereur, mais qui conserve au frère, au frère malheureux surtout, un coeur inchangé.

Celle-ci sait attendre et accueillir le proscrit sur sa route d'exil lorsque, sous l'uniforme étranger qui l'a préservé des outrages, le malheureux atteint la côte. Pauline est là, à la dernière étape. Elle saisit les mains du proscrit, qu'elle baise et qu'elle baigne de larmes. Et, tandis que ses frères, retournés en Italie, la terre d'origine, quémanderont des «compensations» pour leurs trônes perdus, complimenteront le pape, le tsar, et même le roi de France, elle s'en ira, résolument, joyeusement, à Portoferrajo, où elle retrouvera Madame Mère, redevenue maternelle, et se multipliera, attentive, docile et déférente, pour distraire l'Empereur, s'inclinant comme jadis aux Tuileries, à chaque fois qu'elle passe devant le fauteuil qui sert de trône, et se tenant pour contente de tout dès que son frère a souri.

Ces pages sont douces au lecteur. On sent qu'ici la sympathie de M. Frédéric Masson, maintenant indulgent pour Pauline, devient de la tendresse. La sévérité de l'éminent historien pour les autres napoléonides n'en prend que plus de relief. M. Frédéric Masson est un prodigieux et redoutable chercheur. Il a fait le bilan de toutes les ressources de ces rois débandés, celles qu'on leur vole, celles qu'ils cachent, celles qu'ils espèrent, les diadèmes qu'ils brisent, les pierres qu'ils engagent et aussi ce qui leur reste de coeur et de fidélités. Certains, Hortense, Joseph, Lucien, et Jérôme, si brave et si fou à Waterloo, reviendront, aux Cent-Jours, se grouper au pied du plus instable et du plus compromettant des trônes. Napoléon les accueillera et continuera de les aimer. M. Frédéric Masson sera-t-il--en son prochain volume --plus impitoyable pour eux que l'Empereur lui-même?

MASQUES ET VISAGES

M. Robert de La Sizeranne est un rare écrivain. Sa plume a toutes les grâces, toutes les richesses et toute la lumière que prodiguaient en leurs oeuvres les maîtres de la Renaissance italienne. Il eût été glorieux et choyé à la cour de Laurent le Magnifique. Mais mieux vaut, à notre gré, qu'il soit de notre siècle, et tout à nous, car les évocations ont la sûreté des témoignages et nous lui devons de nous avoir ramenés au passé florentin dans un enchantement l'enlumines et de verrières.

M. Robert de La Sizeranne (2) a été tenté par l'énigme de ces masques mystérieux mais si personnels que sont les portraits du quinzième siècle et des premières années du seizième en Italie. Ainsi, le regard de Balthazar

Castiglione, au Louvre; le geste de Giovana Tornabuoni, dans la fresque placée escalier Daru ou celui de la Belle Simonetta dans le *Printemps*, qui est à l'Académie, à Florence; le profil d'Isabelle d'Esté, dans la salle des Dessins de Léonard de Vinci; l'agenouillement du chevalier vêtu de fer devant la *Vierge de la Victoire*; l'arrivée, en grande représentation, de la belle dame compassée qui suit sainte Élisabeth, au chœur de Santa Maria Novella... Sous ces visages, que l'on regarde pour le seul plaisir de leur beauté, sans y chercher autre chose que le parti pris par l'artiste en face de la nature, le jeu des ombres et des lumières, et tout un charme qui, semble-t-il, d'abord, ne perd rien à l'anonymat du mystère, M. de La Sizeranne a voulu découvrir et nous faire découvrir des âmes précises, des passions, des volontés, que trahissent les accents physiologiques, les tares, les dissymétries, les exagérations révélées par l'oeuvre peinte. La tâche était périlleuse. Elle eût pu donner des fruits médiocres si M. de La Sizeranne n'avait su, et avec quelle aisance, se mouvoir dans le Passé, interroger les archives et faire parler les pierres.

Note 2: *Masques et Visages*. Lib. Hachette, 5 fr.

Il apparaît d'ailleurs que la Renaissance italienne est le seul moment où chaque figure illustre a trouvé, pour la peindre, un maître artiste où, pour ainsi dire, «chaque destinée physiologique» a été résumée dans le cadre étroit d'un panneau, dans le tour d'un buste ou dans l'orbe d'une médaille. Il est vrai, les portraitistes de ce temps l'appelaient Piero della Francesca, Pisanello, Pollajuolo, Ambrogio de Prédici, Botticelli, Ghirlandajo, Verrocchio, Mino da Fiesole, Mantegna, Pinturicchio, Donatello... Et ces témoins ne sont point seulement grands. Ils sont véridiques. «Ils étaient déjà assez maîtres de leur «métier» pour rendre ce qu'ils avaient trouvé dans leurs modèles, mais encore trop dépendants de leurs modèles pour y ajouter ce qu'ils n'y trouvaient pas et les ramener aux dépens de la ressemblance à un concept artificiel de la beauté.» Lorsque, dans des oeuvres différentes, on retrouve ces portraits retracés par différentes mains et qu'ils sont identiques et presque superposables, on ne peut douter qu'on ait devant les yeux un document physiologique parfait.

Deux documents, entre autres, parmi ceux reproduits dans ce livre précieusement illustré, méritent comparaison. C'est d'abord, en tête du volume, le buste extraordinaire que l'auteur a fait photographier à Florence dans l'angle et sous le jour choisis par lui, et qui nous présente, pour la première fois, sous son aspect total et brutal, François Gonzague, mari d'Isabelle d'Esté et chef des armées italiennes confédérées contre la France à la bataille de Fornoue. Plus loin, dans le même volume, en regard de la page 162, la photographie de la Vierge de la Victoire nous donne de cette tête une idée assez différente bien que fort juste aussi. C'est le triomphe du portraitiste que ce profil de Mantegna, rigoureusement exact au point de vue physiologique et cependant transfiguré par une expression passagère. Mais le buste, semble-t-il, reflète mieux encore que le profil la physiologie morale du personnage, telle que l'historien a pu la reconstituer sûrement, d'après les lettres du temps. Ainsi François Gonzague, marquis de Mantoue, renaît auprès d'Isabelle d'Esté, à qui est consacré le plus merveilleux chapitre de ce livre, Isabelle d'Esté, la belle-soeur de Lucrece Borgia et de Ludovic le More, la tante du connétable de Bourbon qui prit Rome, l'extraordinaire collectionneuse, l'inspiratrice d'une foule d'oeuvres réunies au Louvre, et qui, véritablement-oh! comme nous en doutons peu après avoir eu la joie révélatrice de ces pages de vie et de lumière-suffit à incarner toute la Renaissance accomplie et triomphante.

ALBÉRIC CAHUET.

Voir dans *La Petite Illustration* le compte rendu des autres livres nouveaux.

LES THÉÂTRES

Les Honneurs de la guerre, tel est le titre de la comédie de M. Maurice Hennequin, qui obtient au Vaudeville un vif succès. Le sujet en est éternel: c'est le désaccord conjugal; mais joliment renouvelé, il vaut par ses détails plaisants. Un boulevardier fourbu rêve de vie rangée; pour se l'assurer il prend femme dans une austère famille provinciale. La jeune mariée entend au contraire mener la «vie parisienne». C'est la mésentente, la désunion. Il leur faut le divorce. A tour de rôle, ils simulent des flagrants délits, dans une émulation comique à vouloir se donner tous les torts, par crainte d'être «celui qui est trompé». C'est ce que leur amour-propre appelle avoir «les honneurs de la guerre». Ce ne serait pas un bon vaudeville s'ils ne s'avisait pas, au

troisième acte, qu'ils s'adorent et sont faits pour s'entendre.

Molière reprend décidément une vogue nouvelle. Voici qu'on lui offre, en dehors de la Comédie-Française et de l'Odéon, la plus généreuse hospitalité. La Comédie des Champs-Élysées a donné une curieuse représentation des *Femmes savantes*, bien mise en scène par M. Henri Beaulieu, et précédée d'une spirituelle conférence de Mme Marcelle Tinayre; presque en même temps, au concert Bobino, c'est au *Médecin malgré lui* qu'une troupe de café-concert imprimait un mouvement, un réalisme saisissants.

De Genève nous arrive l'écho du succès fait à la trilogie Mathias Morhardt. Cet ensemble d'oeuvres comprenait trois drames: *A la gloire d'aimer*, *la Princesse Hélène*, *la Mort du Roi*. La première pièce présente des amours de souverains contrariées par l'étiquette étroite et qui s'achèvent tragiquement. Dans la deuxième, par opposition, un vieux prince a épousé une jeune princesse pour la libérer du protocole: elle en profite pour le tromper. La dernière pièce, inspirée des rapports de Louis de Bavière et de Wagner, rapproche le génie de la folie en route vers la mort. Ces oeuvres, d'une conception morale un peu hautaine, au style à la fois sobre et magnifique, ont reçu l'accueil chaleureux des lettrés accourus à l'appel des organisateurs.

LE NUMÉROTAGE DES ROUTES



Cantonnier rectifiant, au pochoir, le numérotage des routes sur les bornes kilométriques de la Nièvre.

Le numérotage des routes, tel que l'avait proposé *L'Illustration*, vient d'être décidé par les ministres compétents.

Le 8 juin 1912, après avoir exposé les services que rendrait l'inscription des numéros des routes sur les bornes kilométriques, *L'Illustration* concluait:

«Pour amener la généralisation du numérotage et le rendre réellement pratique, deux circulaires ministérielles suffisent: l'une, du ministre des Travaux publics aux ingénieurs en chef des ponts et chaussées de qui dépendent les routes nationales; l'autre, du ministre de l'Intérieur aux préfets qui la feraient appliquer par les agents voyers.

» Le travail serait exécuté par les cantonniers qui sont déjà familiarisés avec l'usage du pochoir servant à peindre les lettres et les chiffres, et la dépense de peinture, très minime, serait supportée par 1er fonds ordinaires d'entretien. En cinq ou six mois, l'opération peut être terminée sans crédits spéciaux.»

L'administration essaya alors, sur la route de Paris à Trouville, un nouveau mode de jalonnement qui fut décrit dans notre numéro du 21 septembre. Tout en rendant hommage à cette tentative, nous nous étions permis quelques critiques, faisant remarquer notamment que la face de la borne regardant la route était trop chargée d'inscriptions et portait des indications figurant déjà sur les faces latérales.

Notre proposition, reprise et appuyée par la pétition pour le numérotage des routes de France, vient de recevoir la consécration officielle: les deux circulaires réclamées ont été expédiées il y a quelques jours par les ministres compétents. Qu'il nous soit permis de souligner un résultat qui montre ce que peut produire la puissante diffusion de *L'Illustration*, mise au service d'une idée juste.

Devançant les instructions ministérielles, M. Wendelle, l'agent voyer en chef de

la Nièvre, a déjà rectifié toutes les bornes de son département. Grâce à cette heureuse initiative, nous pouvons mettre sous les yeux de nos lecteurs une scène familière de la vie de la route qui se reproduira demain dans tous les coins de la France.

D'après l'expérience faite dans la Nièvre, le travail de réfection dure de huit jours à un mois par canton et revient de 10 à 30 francs. Le travail s'effectuant simultanément dans tous les cantons, l'opération peut être facilement terminée avant l'été. Nous sommes certains que tous les ingénieurs et agents voyers en chef, dont le dévouement à la cause du tourisme est si grand, auront à coeur de hâter le plus possible le moment où, sur des routes parfaitement jalonnées, l'automobiliste et le cycliste pourront se livrer aux longues randonnées sans crainte de s'égarer.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

LE PSEUDO-LANGAGE DES ANIMAUX.

On a beaucoup «blagué» jadis le docteur Garner qui fut s'installer dans les forêts équatoriales pour étudier le langage des singes. Cet observateur intrépide était pourtant un homme sérieux dont aujourd'hui encore le monde savant discute les conclusions.

Pour M. Garner, les bêtes possèdent un langage; les mammifères d'un ordre élevé, les singes en particulier, parlent. Et ce langage coïncide avec celui de l'homme.

M. Louis Boutan, professeur de zoologie à la Faculté des sciences de Bordeaux, estime au contraire que les sons émis par les animaux ne se caractérisent pas comme une forme de langage analogue au langage humain; c'est un *pseudo-langage* de qualité essentiellement différente, traduisant une pensée rudimentaire à laquelle ne correspond aucun mot.

M. Boutan, comme M. Garner, est un grand voyageur. Il a profité de son séjour au Laos pour introduire dans son foyer familial un jeune gibbon femelle répondant au doux nom de Pépée; pendant plus de cinq années consécutives, il a noté les manifestations vocales de cet anthropoïde dont il nous conte aujourd'hui la vie intellectuelle. (*Pseudo-langage*, chez Saignac à Bordeaux.)

Voici quelques-uns des cris familiers à Pépée:

Hôc hôoc, hôuc: cri général, à signification imprécise, poussé en face d'aliments présentés à l'animal, ou à la vue d'une personne ou d'un animal connu.

Couiiiiiii (très aigu et répété à plusieurs reprises). Cri de grande satisfaction, aliment particulièrement délicat et qu'on n'a pas dégusté depuis longtemps.

Hem-hem (à la fois toux et «han» exprimant l'effort). Cri fréquent quand l'animal s'élance de branche en branche et goutte le plaisir de sauter dans les arbres.

Koc, Kog-koug...hiiig (avec manifestation de colère). Franche hostilité.

Ook-okoug (grave et saccadé). Cri signalant un danger et quelque chose d'effrayant ou d'inconnu.

Crug-cruuug (accompagné d'un grincement de dents). Cri rare, très caractéristique, exprimant un sentiment peu compréhensible. Ennui de la solitude. Malaise...

Thuiiwwg (doux et plaintif). Cri pour appeler l'attention d'une personne amie et qu'on est porté à traduire: «Je suis là... occupez-vous de moi.»

Kuhig... ouk. Cri par lequel l'animal (jeune) exprime une satisfaction mitigée après un jeu ou une plaisanterie qui dépasse la mesure.

Etc.

En résumé, le plus grand nombre des sons émis par le gibbon se rattache nettement à trois états de l'animal:

État de satisfaction ou de bien-être;

État de malaise ou de crainte;

État d'excitation.

M. Boutan ajoute:

«Quoique j'aie eu l'occasion d'observer l'animal dans les circonstances les plus intimes de sa vie; quoique l'anthropoïde fût placé dans des conditions beaucoup plus favorables au développement de ses facultés que les singes que l'on peut observer dans les ménageries, puisqu'il prenait ses repas à table, couchait dans un berceau et était soigné comme un enfant, je n'ai pu démêler dans les sons émis que des cris indiquant des sensations générales, se ramenant toutes à l'état de bien-être, de malaise ou d'excitation.»

L'auteur pose ensuite en principe qu'il y a langage, lorsque les sons émis sont conventionnels et représentent des mots; il y a pseudo-langage quand les sons émis sont spontanés et instinctifs.

Or, Pépée, séparée de ses semblables dès sa plus tendre enfance, n'avait pu apprendre de ses congénères les sons qu'elle se plaisait à émettre; d'autre part, elle s'est toujours refusée à répéter les sons que ses maîtres cherchaient à lui apprendre.

Et, après avoir cité nombre d'autres petits faits, M. Boutan conclut en adoptant pour les animaux l'expression de *pseudo-langage*, le nom de *langage* étant réservé exclusivement aux sons acquis par l'éducation. Toutefois, il accorde le *langage rudimentaire* au perroquet et aux autres oiseaux imitateurs.

LA PRODUCTION DU BLÉ DANS LE MONDE.

Des documents officiels, récemment publiés, permettent d'évaluer à 100 millions d'hectares la surface cultivée en blé dans le monde.

Cette augmentation est due au développement de la culture dans les pays neufs, car, aux États-Unis, en Angleterre, en Belgique, en Hollande, en Danemark, en Suisse et même en France, il y a réduction.

L'accroissement de la culture est d'ailleurs doublé de l'augmentation général du rendement. Celui-ci, très variable selon les pays, va de 27,8 quintaux à l'hectare en Danemark, à 6,7 quintaux en Russie. En France, le rendement est de 13,6 quintaux.

Depuis vingt-cinq ans, la production du blé s'est élevée de 600 millions de quintaux à près d'un milliard (979.866.591 quintaux en 1910), soit un accroissement de 66,66 %, alors que la population des pays intéressés passait de 770.738.000 à 993.584.000 habitants, c'est-à-dire augmentait seulement de 28,90 %. La disponibilité moyenne s'élevait donc de 77 kilos 84 à 100,64.

La production française a été, en 1911, de 87.727.100 quintaux.

Si la production du blé est encore susceptible d'une large augmentation, on peut noter cependant une transformation dans le mode de son emploi. La consommation du pain tend à diminuer, même en France, devant l'emploi des différentes formes de pâtes alimentaires, et aussi devant l'accroissement de la consommation de la viande et des boissons alcooliques.

UNE APPLICATION DE LA MÉTHODE HÉBERT DANS L'ARMÉE.

Nous avons, à plusieurs reprises, constaté la grande faveur qui a accueilli la méthode de «gymnastique naturelle» enseignée, dans la marine, par le lieutenant de vaisseau Hébert. Au moment où la création du Collège d'Athlètes de Reims, dont il devient le directeur, va consacrer ce succès, il est intéressant de signaler que son système d'éducation physique, dès longtemps réglementaire dans notre flotte, a été naguère appliqué, pendant quelque temps, dans l'armée, où il promettait de donner des résultats excellents. M. le général Jourdy, ancien commandant du 11e corps, nous rappelle aujourd'hui cet heureux essai, qui eut lieu, sous ses auspices, en 1909. Frappé du remarquable, entraînement auquel étaient parvenus les jeunes élèves du lieutenant de vaisseau Hébert à Lorient, il recommanda sa méthode au colonel du 62e régiment d'infanterie, qui tient garnison dans ce port de mer: il leur sembla à tous deux que ce qui réussissait si bien aux fusiliers-marins devait également convenir aux fantassins,--sauf à remplacer la natation par un complément de marche.

«Quelques mois suffirent, en effet, nous écrit le général Jourdy, pour inculquer

aux contingents bretons et vendéens, naturellement un peu lourds, un allant et un entrain endiablés: plus de malingres et infiniment peu de malades, plus de traînards dans les marches,--mais des gaillards souples, bien plantés, à l'allure fière, assurée, franchissant allègrement haies et fossés aux manoeuvres. Un hasard voulut que le capitaine Adlerstrahl, de la garde royale suédoise, accomplît à ce moment un stage au régiment d'infanterie de Nantes; il fut conduit à Lorient, et, témoin des exercices de nos soldats, déclara qu'on ne faisait pas mieux en Suède, pays classique d'une gymnastique célèbre.

» Le régiment de Lorient, conclut le général Jourdy, a pu ainsi emprunter à la méthode du lieutenant de vaisseau un procédé d'éducation militaire dont on n'a eu qu'à se louer.»

LA POLICE AMÉRICAINE ET LES SUFFRAGETTES

En signalant, dans notre numéro du 15 mars dernier, la grande procession des suffragettes américaines qui s'est déroulée à Washington le jour de l'entrée en fonctions du nouveau président M. Woodrow Wilson, nous avons indiqué que, pour dissoudre cette procession, «on avait eu recours à l'intervention des troupes de cavalerie, appelées de Fort Myer». Une de nos lectrices de Washington, Mlle Barbara Kauffmann, nous écrit que, tout au contraire, on ne dut faire appel à la cavalerie que dans le but de protéger les suffragettes contre la foule. L'incident a eu son écho, au Congrès, et l'attitude de la police, insuffisante, paraît-il, pour assurer le calme de la manifestation, a été assez vivement critiquée dans certains milieux.

L'ALCOOL DE VIN EN ALLEMAGNE.

Depuis quelques années, la distillation du vin prend en Allemagne un développement considérable. En 1908, la production d'alcool de vin ne dépassait guère 3.000 ou 3.500 hectolitres; elle a atteint 13.000 hectolitres en 1911.

En même temps, le nombre des distilleries passait seulement de 142 à 169; mais ces établissements croissaient en importance et perfectionnaient leur technique de telle façon que le rendement en alcool par hectolitre de vin passait de 17 litres à 19,7 litres. Il va sans dire qu'une partie de cet alcool est présenté au consommateur comme cognac français.

PAUL JANSON

Notre correspondant de Bruxelles nous écrit:



M. Paul Janson.
--Phot. Alexandre.

La mort et les funérailles de Paul Janson, le «Mirabeau» ou le «Gambetta» de la Belgique, incinéré mardi matin à Paris, au Père-Lachaise, se sont produites dans des circonstances presque dramatiques. Car cet avocat, le plus éloquent du barreau belge, et cet homme politique, le plus ardent du Parlement de Bruxelles, avait été baptisé «le père du suffrage universel»,--de ce suffrage universel, pour la conquête duquel 400.000 ouvriers ont abandonné le travail au moment où son principal protagoniste entra en agonie. Ce sont, en effet, les efforts acharnés de ce Liégeois, de descendance française, qui assurèrent l'inscription du *principe* du suffrage universel dans la Constitution belge. Malgré lui, le principe ne fut adopté, en 1893, qu'avec le correctif du vote plural (supplément de voix aux propriétaires, aux chefs de famille et aux intellectuels diplômés). C'est contre ce correctif, donc pour le suffrage égalitaire, que s'insurgeaient

les ouvriers de la grande industrie au moment où une multitude immense, comprenant des légions de grévistes, escortait lundi les restes de Paul Janson à la gare du Midi, d'où ils allaient partir pour Paris.

D'aucuns craignaient que de telles obsèques, en un instant de si profonde fièvre politique, ne fussent une occasion de désordres. Ces craintes étaient heureusement chimériques. On ne vit jamais foules plus recueillies, plus admirablement calmes et ordonnées, malgré la presque totale absence de force armée.

LA MORT DES ENFANTS DE Mme ISADORA DUNCAN

(Voir notre gravure de première page.)

La gracieuse image que nous reproduisons en notre première page semble faite pour évoquer tout le bonheur d'une orgueilleuse maternité, et les yeux aimeraient à se reposer longuement sur elle, sans qu'aucun voile de tristesse vienne obscurcir son charme tendre... Une cruelle fatalité veut aujourd'hui qu'elle rappelle la plus grande douleur, le suprême déchirement que puisse éprouver une mère. Et tout ce qui, dans ce doux tableau, devrait faire naître de riantes pensées--la confiance câline des enfants, l'enveloppante caresse de celle dont ils sont le bien le plus cher--devient autant de sujets de commisération profonde, d'effroi.

L'horreur de la catastrophe dans laquelle ont péri les deux enfants de Mme Isadora Duncan--deux adorables petits êtres, Patrick et Doodie, celui-ci, ravissant baby de trois ans, aux blonds cheveux bouclés, celle-là jolie fillette qui venait d'atteindre sa sixième année--et leur infortunée gouvernante, demeure ineffaçable dans l'esprit. Chacun en a revécu, avec un serrement de coeur, les affreux détails: d'abord le départ, à Neuilly, des petits et de leur gouvernante fidèle, miss Annie Sim, dans la limousine qui devait les emmener, de l'hôtel où habite Mme Isadora Duncan, à Versailles; puis l'arrêt brusque de la voiture «coupée», dans sa route, à l'angle du boulevard Bourdon, par un auto-taxi filant à toute vitesse; le démarrage imprévu de l'automobile se dirigeant vers la Seine toute proche, au moment où le chauffeur tournait la manivelle de mise en marche; ses vains efforts pour remonter sur son siège et faire manoeuvrer les freins; enfin, l'effroyable chute dans le fleuve, qu'aucun parapet ne borde à cet endroit, et le courageux, mais lent et maladroit sauvetage...

La pure artiste, si aimée des Parisiens, que dès longtemps avaient séduits ses danses où la beauté des gestes sait exprimer toute la richesse des rythmes musicaux--nos lecteurs se souviennent avec quel bonheur elles furent restituées, naguère, dans les dessins donnés à *L'Illustration* par le peintre A.-P. Gorguet--Isadora Duncan est frappée par ce double deuil au lendemain d'un triomphe. La veille même du drame, elle interprétait sur la scène du Châtelet, *Iphigénie* de Gluck, devant une salle transportée d'enthousiasme. Elle n'est plus aujourd'hui qu'une mère pitoyable, anéantie dans sa souffrance.

VISITES FRANCO-ALLEMANDES EN AÉROPLANE

DEUX PERFORMANCES BIEN DIFFÉRENTES

Le Zeppelin égaré à Lunéville était à peine rentré à Metz qu'un aviateur français, Pierre Daucourt, s'envolait de Paris le matin et arrivait pour dîner à Berlin où l'attendait un accueil triomphal.

L'auteur de cette prouesse compte parmi nos meilleurs pilotes. Déjà détenteur de la coupe Pommery avec un parcours de 852 kilomètres, il tenait à gagner une nouvelle prime. Parti de l'aérodrome de Bue à 5 heures du matin, il atterrissait à 6 h. 30, sur l'aérodrome de Johannistal, après un arrêt à Hanovre et à Liège. Il avait mis environ huit heures, escales déduites, pour franchir une distance à vol d'oiseau de 300 kilomètres.



L'aviateur français Daucourt porte en triomphe à son arrivée à Berlin.

Notre compatriote fut reçu avec une cordialité à laquelle il est juste de rendre hommage; cordialité égale, du reste, à celle que nous saurions témoigner à un aviateur berlinois accomplissant un raid aussi magnifique. Les nombreux aviateurs allemands, qui évoluaient à Johannistal, quittèrent leurs appareils pour porter le camarade français en triomphe; le major Tschudi lui adressa des félicitations officielles et organisa en son honneur un banquet qui consacra une fois de plus la fraternité sportive, ignorante des frontières et les susceptibilités patriotiques excessives.

La performance de Daucourt est d'autant plus remarquable que, sur une notable partie du trajet, il dut lutter contre un vent violent, et qu'il laissa bien loin derrière lui un concurrent redoutable. Au moment même où il quittait Bue, en effet, l'aviateur Audemars s'envolait de Villacoublay. Forcé d'atterrir près de Bonn, il jugea prudent de ne point repartir.

A peu de jours de là deux officiers allemands se signalaient par un raid en sens inverse, accompli dans des conditions quelque peu différentes. Mardi dernier, un biplan militaire allemand atterrissait dans un champ à Arracourt, petit village français situé à environ 3 kilomètres de la frontière et à 25 kilomètres de Nancy. On en vit sortir deux officiers en uniforme, qui furent reçus tout d'abord par M. Maire, maire de la commune, et par sa fille, et parurent aussi surpris que désappointés de se trouver sur notre territoire.

Le capitaine von Wall et le lieutenant von Mirbach expliquèrent que leur biplan appartenait à une escadrille de quatre appareils, partis le matin de Darmstadt pour se rendre à Metz. Volant à une grande hauteur, un peu gênés par la brume et n'ayant plus d'essence, ils avaient atterri, se croyant en deçà de la frontière.

L'explication parut sincère. On ne trouva dans le biplan aucun appareil photographique ni aucune pièce suspecte, et le réservoir d'essence, d'une contenance de 75 litres, était vide. On apprit du reste bientôt que les trois autres avions s'étaient eux-mêmes égarés.

L'appareil fut gardé militairement, en présence d'une foule vite accourue, qui n'eut point de peine à garder une correction éminemment française.

De leur côté, les officiers allemands, à qui on avait offert toutes facilités pour se restaurer et pour se ravitailler en essence, s'efforcèrent de se montrer aimables pour les officiers français qui vinrent les visiter.

Vers 5 heures, la décision du ministre parvenait à M. Lacombe, sous-préfet de Lunéville (nommé le jour même préfet des Basses-Alpes), arrivé sur les lieux peu de temps après l'atterrissage, et qui avait déjà fait preuve du plus grand tact lors de la visite du Zeppelin. Il déclara aux aviateurs allemands que le gouvernement les autorisait à repartir par la voie des airs.

Le capitaine von Wall remercia le sous-préfet des égards qu'on lui avait témoignés, et quelques instants plus tard le biplan repassait la frontière.



Le biplan militaire allemand à Arracourt et les deux officiers qui le montaient, le capitaine von Wall, pilote, et le lieutenant von, Mirbach, observateur.

L'incident «est clos». Mais, comme il fallait s'y attendre, M. Cambon, notre ambassadeur à Berlin a fait remarquer à la chancellerie impériale que les atterrissages d'officiers allemands en territoire français sont un peu fréquents. L'observation a été correctement accueillie, et les deux gouvernements vont étudier une réglementation de la navigation aérienne.

La réception, dont les officiers égarés ont reconnu eux-mêmes la courtoisie, paraîtra peut-être insuffisante au correspondant qui nous a transmis la photographie reproduite ci-contre, montrant notre compatriote Daucourt porté en triomphe sur l'aérodrome de Johannistal. Ce correspondant nous écrit: «Voilà comment nous recevons vos aviateurs quand ils viennent à Berlin! La manière diffère de votre façon de recevoir le Zeppelin».



La manière dont Daucourt arriva à Berlin ne diffère-t-elle pas aussi un peu de celle des officiers allemands qui s'égarèrent sur notre territoire au cours de voyages commandés par leur état-major? Et s'il est conforme aux traditions françaises d'accueillir ces messieurs avec courtoisie, quand leur bonne foi paraît établie, ne serait-il pas excessif de les porter eux aussi en triomphe?

LES FIANÇAILLES DE DOM MANOËL

Dom Manoël et sa fiancée, la princesse Augusta-Victoria.

Dom Manoël, le jeune souverain proscrit du Portugal, qui, avant, pendant et après son règne bref, connut tant d'événements tragiques, va pouvoir vivre enfin un plus aimable et plus reposant chapitre de sa destinée incertaine. On vient, en effet, d'annoncer, ses toutes récentes fiançailles, officielles depuis le 20 de ce mois. La fiancée est Allemande: c'est la princesse Augusta-Victoria de Hohenzollern, fille du prince Guillaume de Hohenzollern Sigmaringen, appartenant à la branche catholique de la famille Hohenzollern. La mère de la princesse Augusta-Victoria était une princesse de Bourbon et Sicile. L'impératrice d'Allemagne est la marraine de la fiancée qui, née à Potsdam, a vingt-deux ans. Dom Manoël est de deux ans plus âgé. Notre photographie a été prise le jour des fiançailles, à Potsdam.



[\(Agrandissement\)](#)



Note du transcritteur: Les suppléments mentionnés en titre ne nous ont pas été fournis.

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK L'ILLUSTRATION, NO. 3661, 26 AVRIL 1913 ***

Updated editions will replace the previous one—the old editions will be renamed.

Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright law means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™ concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for an eBook, except by following the terms of the trademark license, including paying royalties for use of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the trademark license is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. Project Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

START: FULL LICENSE
 THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE
 PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase "Project Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg™ License available with this file or online at www.gutenberg.org/license.

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg™ electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg™ electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg™ electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg™ electronic work and you do not agree to be bound by the

terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg™ electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg™ electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg™ electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation" or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg™ electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg™ mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg™ works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg™ name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg™ License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg™ work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg™ License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg™ work (any work on which the phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

1.E.2. If an individual Project Gutenberg™ electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg™ trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg™ electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg™ License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg™ License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg™.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg™ License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg™ work in a format other than "Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg™ website (www.gutenberg.org), you must, at no additional

cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg™ License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg™ works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg™ electronic works provided that:

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg™ works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg™ trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, "Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."
- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain "Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS', WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY

OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg™ work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg™ work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg™

Project Gutenberg™ is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg™'s goals and ensuring that the Project Gutenberg™ collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg™ and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation information page at www.gutenberg.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at www.gutenberg.org/contact

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit www.gutenberg.org/donate.

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: www.gutenberg.org/donate

Section 5. General Information About Project Gutenberg™ electronic

works

Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg™ concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg™ eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg™ eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility: www.gutenberg.org.

This website includes information about Project Gutenberg™, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.